MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : https://creativecommons.org/

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : DONNER

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue…

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc…).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureu.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

4

DEUXIEME ANNÉE

AVRIL 1955

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Union Française ..	**2 500 F**	**1 300 F**
Etranger	**3 000 F**	**1 500 F**

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Le numéro : 200 francs

Abonnement d'Honneur : 10.000 francs, donnant droit à la dédicace des textes par les auteurs.

Abonnements - Correspondances - Envois de textes

« ARCADIE »

162, rue Jeanne-d'Arc, PARIS-13e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10.664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

50 *francs pour tout changement d'adresse.*

Comité International pour l'Egalité Sexuelle. Newsletter. Postbox 542. Amsterdam. Hollande.
Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.
Hellas, Neustadterstr 48. Hamburg 36.
Forbundet af 1948, postbox 1023. Copenhague. K.
Vennen. Postbox 108. Copenhague K.
Forbundet av 1948. Postboxs 1305. Oslo. Norvège.
Riksforbundet for sexuellt likaberattigande Box 850. Stokholm. I. Suède.
One. 32 South Hill Street. Los Angeles. 12. U.S.A.
Journal of Sexology. Whiteway Building. Bombay. Inde.
Die Gefahrten. Frankfurt-a-M. Arndtstrabe 3.
Boîte postale n° 1. Forest 3. Bruxelles (Belgique)
Mattachine. Post Office Box 1925. Los Angeles 53 (U.S.A.)

Renseignements à « Arcadie ».

Copyright « Arcadie 1955 »
Le Directeur A. Baudry - Imp. Nouvelle - Illiers
Dépôt légal 1955 N° 259. - Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DEUXIÈME ANNÉE AVRIL 1955

SOMMAIRE

Les clés de saint Pierre, par ROGER PEYREFITTE .. 5

A propos de la jeunesse délinquante, par ANDRÉ BAUDRY 11

Claude, par MICHEL GEORGES 17

Aspects d'Afrique du Nord, par ANDRÉ LAVAUCOURT 28

Edward Carpenter, Poèmes 37

La psychologie analytique de C. G. Jung, par SERGE TALBOT 40

Premier jour d'école, par RAOUL VILLARS 43

Comment Churchill devint Marlborough, par MARC DANIEL 46

Etude sur l'Amour grec, par JEAN DE NICE 50

Terrain vague, d'ANDRÉ GOUDIN 52

Le visage de Sappho, par JEANNINE DUMONTEAU .. 54

Le Gars Quillebœuf, de PAUL VANDENBERGHE .. 58

Les œufs de l'autruche, d'ANDRÉ ROUSSIN 60

Comité International pour l'Egalité Sexuelle 61

Dessin de JEAN BOULLET 4

LES CLÉS DE SAINT-PIERRE

(EXTRAIT)

par

ROGER PEYREFITTE

LE PÈRE DE TRENNES A ROME

Le père de Trennes rencontre le jeune abbé, héros du livre

. . . . . .

Il venait de déboucher sur la jolie place des chevaliers de Malte et regardait les trophées de Piranèse, lorsqu'il vit sortir du grand prieuré le père de Trennes. Quelque intérêt que lui eût inspiré son compagnon de voyage, ce n'est pas l'homme qu'il aurait souhaité rencontrer dans la crise qu'il traversait, mais il n'avait aucune raison de se dérober à cette rencontre.

— Quoi ! s'écria l'étrange personnage. Vous venez à la maison en face et vous ne m'auriez pas honoré d'une visite ? Eh bien ! je vous l'impose.

Il prit familièrement le jeune homme par le bras et rouvrit la porte :

— Profitez de l'occasion. Il faut pour entrer chez nous la croix de Malte et la bannière. Les touristes se contentent de regarder la coupole de saint Pierre par le trou de notre serrure.

Une allée de lauriers encadraient merveilleusement cette coupole qui se détachait au loin sur l'autre rive du Tibre. Des cèdres magnifiques étalaient leur ramure. Le rouge vif des sauges éclatait à leur ombre; une pièce d'eau reflétait le bleu d'un ciel caniculaire; des bustes ornaient un coin de rocaille. A l'extrémité du jardin, on dominait d'une grande esplanade la molle déclivité

Où le Tibre tortu de jaune se colore,

l'immense façade de l'ancien hospice Saint-Michel avec ses deux cent cinquante fenêtres, la masse architecturale du Vatican, les hauteurs verdoyantes du Janicule qui se prolongeaient à Monteverde. La cheminée de la manufacture des tabacs déparait seule ce tableau. Sur la rive gauche, se dessinaient le toit pentagonal de la synagogue, les coupoles du Jésus, de Saint-André de la Vallée et de Saint-Charles aux Catinari.

— J'ai les barnabites à l'horizon, dit le père de Trennes en montrant celles-ci.

Il mena ensuite son visiteur dans la chapelle qui s'ouvrait sur le jardin. Elle n'offrait de remarquable qu'un vieux reliquaire de marbre, des stucs baroques et le tombeau de Piranèse. Les étendards des différentes langues de Malte étaient aux murs. Dans le chœur et sous un baldaquin, le trône du grand maître était tourné à l'envers, comme celui des cardinaux dans leur palais, mais ici, c'était un signe de deuil et parce qu'il n'y avait plus de grand maître.

Ils entrèrent dans le prieuré, vieux bâtiment remanié sans bonheur au XVIII^e^ siècle : un donjon bâtard et une ligne de créneaux lui donnaient un air de fausse gothicité, peu honorable pour la demeure du chef de l'ordre le plus aristocratique et le plus antique du monde.

Le père montra la salle du conseil, dont la longue table, entourée de hauts fauteuils, était sous les yeux des soixante-neuf grands maîtres. Puis, il fit les honneurs de sa chambre, dont les deux fenêtres avaient la même vue que l'esplanade. Elle était, jusqu'à mi-hauteur, tapissée de livres, au-dessus desquels s'étendait une frise de portraits juvéniles placés côte à côte. Un torse grec faisait pendant à un crucifix. On ne s'étonnait pas d'apercevoir, sur une table, une image encadrée de saint Amable Hyacinthe (1). Près d'une fenêtre, était pointée une lunette d'approche.

— Vous voyez le cadre de ma vie, dit le père : avouez que j'ai eu la main heureuse. Après avoir fait un peu trop voltiger ma soutane, j'en reprise ici les accrocs. Je finis mes jours dans cette noble solitude au cœur de la ville éternelle, sans avoir rien à démêler avec personne et je suis logé dans ce prieuré où n'a jamais logé personne. si ce n'est le grand maître. J'ai obtenu cette insigne faveur de feu le

(1) Jeune saint de quinze ans, élève des barnabites, canonisé dans le livre grâce au père de Trennes.

vieux prince et le cardinal Canali lui-même n'a pos osé me déloger. J'ajoute que je l'en défierais bien. Si vous examinez que l'ordre de Malte possède un très digne aumônier, chanoine de Sainte-Marie Majeure, et que c'est moi qui suis ici, vous m'estimerez capable de bien des choses.

— C'est ma galerie d'ancêtres, dit le père en montrant les jeunes portraits qui tapissaient la chambre.

— Ceux qui ont cette croix rouge brodée sur leur manteau, étaient-ils des chevaliers de Malte avant la lettre ?

— Ce sont des pages. Je les ai dénichés dans les réserves du prieuré. La salle du conseil ne fait état que des grands maîtres. Les autres effigies sont le résultat de mes recherches chez les antiquaires. Elles m'ont fourni des Amable Hyacinthe de tous les siècles, mais à peu près du même âge, celui de page.

» Quel beau mot que page ! Il fleure le grec. C'est le mot grec de garçon, joliment habillé à la française. J'ai mis ces enfants tout près les uns des autres pour les faire revivre au doux contact les uns des autres. Parfois, la nuit, je me réveille, croyant les entendre rire ou polissonner, comme dans un dortoir.

Pourquoi fais-tu tant de tapage,
Page ?

— Ce petit bonhomme à barrette rouge, est-ce un page déguisé en cardinal ?

— C'est Jean de Médicis, le futur Léon X, cardinal à quatorze ans. Que ne donnerais-je pas pour avoir le portrait du jeune cardinal à qui nous devons le noble palais de la chancellerie ? Quand je passe devant cet édifice où Napoléon avait mis le siège de la cour impériale — l'inscription s'y lit encore — je m'arrête toujours un moment. Sous la voûte, se hâtent les archivistes, les protocolistes et les plombeurs de la chancellerie apostolique, les sommistes et les computistes du suprême tribunal de la signature. Sous les arcades du Bramante, se promènent à pas de sénateurs les illustrissimes et révérendissimes monsignors qui composent le plus vénérable des collèges après le sacré collège : celui des prélats auditeurs de la sacrée rote romaine. Dans la cour, sont rangées les voitures du cardinal vicaire et du cardinal Piazza qui ont là leur résidence, au plus grand dépit du cardinal chancelier qui n'y a pas la sienne. Leur doyen, notre compatriote, S. Exc. Mgr. ..., toujours si digne et si admirable avec les trois rides que les problèmes de rote ont gravées sur son front, semble porter entre

ses mains la mitre glorieuse du saint-père aux cérémonies de canonisation. Tout cela m'amuse à observer, parce que ce palais austère déploie sur ces éminents docteurs des enseignes plus folâtres : les grandes armes du pape Sixte IV de la Rovère pendues aux angles et, le long de la façade, les armes plus petites de Raphaël Riario qu'il fit par amour cardinal à dix-sept ans. Je crois voir les branches entrelacées du rouvre de la Rovère étreindre la rose des Riario. L'histoire serait bien ennuyeuse, si elle n'était que l'histoire. Mais de loin à loin, on y cueille une rose, comme sur les murs hautains de la chancellerie.

» Je ne manque jamais non plus, quand je passe devant l'église des Saints-Apôtres, d'y entrer pour méditer. Je ne cours pas le risque d'y trouver un de mes confrères : de même qu'au Forum, les juifs ne passent jamais sous l'arc de Titus, destructeur de Jérusalem, les jésuites n'entrent jamais dans l'église des Saints-Apôtres, qui renferme le tombeau de Clément XIV, destructeur de la compagnie de Jésus. L'objet de ma méditation n'est pas la statue de ce pontife, mais le tombeau de Raphaël Riario qui mourut sous Léon X. L'inscription est brève — son nom, son titre d'évêque d'Ostie, sa charge de camerlingue. Mais il me plaît de lui appliquer l'inscription du tombeau vis-à-vis, élevé par Sixte IV au frère aîné de celui-ci et qui reçut le chapeau grâce aux mérites du cadet. « Insigne par la grâce... et laissant un grand désir de lui ». André Bregno et Nino de Fiesole ont sculpté ce sarcophage; ses secrets semblent gardés par les sphinx qui servent de supports, mais ils sont trahis par le sourire des Amours qui tiennent une guirlande. Deux autres Amours, il est vrai, pleurent au-dessous : ils encadrent l'inscription, accoudés sur l'écusson à la rose. Leur pagne, mouillé probablement par leurs larmes, couvre leur jeune virilité tout en la modelant, mais leur découvre le derrière. Si vous vous approchez du tombeau, qui est dans le chœur, vous serez frappé de voir ces deux gentils derrières briller comme des miroirs. Ce ne sont pas les baisers des visiteurs qui les lustrent ainsi, comme pour la Vénus Callipyge de Naples : c'est le froc des frères mineurs conventuels dont les chaises sont placées là et qui s'appuient sur les deux Amours de Sixte IV comme sur des miséricordes.

L'abbé éclata de rire :

— Quel précieux guide vous êtes, mon père ! J'ai visité attentivement cette église et je n'avais rien remarqué de cela.

» Mais je vois que vous savez regarder loin aussi bien que de près, ajouta-t-il en désignant la lunette.

— Je ne suis pas comme mes confrères de l'observatoire de Castel Gandolfo qui tremblent d'apercevoir les Martiens, parce que les habitants d'une autre planète poseraient un problème bien embarrassant pour la rédemption. Je ne me soucie pas plus des Martiens que du diplodocus ou de l'ichthyosaure. Le « Connais-toi toi-même » me suffit et je ne suis pas certain de me connaître encore.

» Je ne regarde pas les astres : je regarde mes voisins. Ils sont plus intéressants que vous ne pensez. Ce long bâtiment qui nous fait face, est peuplé de réfugiés. Tout cela grouille de jeunesse et mon goût des enfants, bien que rentré dans de sages limites, ne se borne pas à ceux de la congrégation des Rites et à ceux des vieux portraits. Je n'ai pas tout dit : l'immeuble qui se greffe à l'extrémité gauche de celui-là, c'est la maison de redressement des mineurs, dite de Porte du Port. Derrière ces grilles que vous apercevez, il y a des yeux très éveillés qui ont remarqué ma longue-vue et qui entretiennent avec elle une correspondance muette. Je suis, pour ces jeunes prisonniers, leur seul rapport avec le monde, comme je suis, pour les enfants des réfugiés, le représentant d'un autre monde. Ce que je vois à travers ces barreaux lointains, dans ces chambres prochaines ou, à l'occasion, sur les rives du Tibre, m'intéresse beaucoup plus que ce que je verrais dans les astres.

» Savez-vous pourquoi j'aime les enfants ? Non seulement parce qu'ils incarnent la beauté, mais parce qu'ils sont la base de toutes les religions. Ils croient ce qu'on leur dit et c'est pour cette raison que Jésus nous les offre en exemple, plus que pour leur innocence. Tant qu'il y aura des enfants, je croirai en Dieu.

» Je n'oublierai jamais la vision que j'eus un jour à Saint-Pierre. C'était, il y a quelques années, exactement à cette date; l'heure était aussi chaude, la place grillait au soleil. Sous le portique, il n'y avait que les gendarmes; à l'intérieur, personne, sauf un sacristain qui s'éclipsa : la basilique était pour moi seul, mieux que si j'avais été le pape. A hauteur de la première arcade, un rayon de soleil tombait au milieu du pavement comme une gloire. Je fis quelques pas et, me retournant, crus être le jouet d'une illusion : dans ce rayon, un garçon aux jambes nues et dorées était en prières, un genou sur les dalles et le coude appuyé sur l'autre pour soutenir son front penché. D'où

venait-il ? Etait-il sorti d'un coin de l'église ou entré peu après moi ? Est-ce par hasard qu'il s'était arrêté à cet endroit ou avait-il placé sa prière dans ce rayon de soleil pour la faire mieux monter vers Dieu qui semblait, au contraire, y descendre ? Je restai immobile devant ce spectacle. Il y avait tout ensemble la grandeur et la grâce, le divin et l'exquis. Cet enfant qui portait Dieu en lui, semblait porter sur ses frêles épaules Saint-Pierre et la religion.

ROGER PEYREFITTE.

Les Clés de saint Pierre, roman de Roger PEYREFITTE, à paraître courant mai aux éditions Flammarion.

A PROPOS
DE LA JEUNESSE DÉLINQUANTE

par

ANDRÉ BAUDRY

J'ai encouragé Jean KERBRAT à questionner ce « jeune délinquant ». Je lui ai demandé un témoignage. Dans l'article de janvier 1955 intitulé *Une année*, j'ai dit que nous publierions des témoignages. Les pages de Jean KERBRAT sont un témoignage. Je le remercie de nous les avoir remises. Cependant elles ont soulevé des protestations, des éloges aussi. Comme souvent, il faut se placer au milieu.

Je crains que certains de nos lecteurs, comme toujours je serai très franc, je crains que certains aient aimé ces deux articles par ce qu'ils avaient de sous-entendus, de trouble, d'étranger, ils ont aimé « L'adolescence délinquante » parce que se dressait devant eux un visage d'adolescent, de 18-20 ans, fort, costaud, apache, qui dans sa jeunesse a manqué de tendresse, de bons conseils... qui est aujourd'hui auréolé de cette autre couronne qui n'est pas celle des Louis de Gonzague, mais qui illumine certains esprits, qui excite certaines chairs. Nous n'avons pas publié ces témoignages pour que certains imaginent une cellule de prison, une cour de maison de rééducation, y évoluent, y connaissent un tel garçon... Non, on le sait, on doit le savoir depuis quinze mois que paraît cette revue, *Arcadie* ne représente pas le vice, ou le déséquilibre, ou des goûts faits de violence et de crimes.

Mais je n'approuve pas davantage les timorés, les craintifs, les pudibonds, et j'ose l'écrire, parfois, les hypocrites, qui m'ont dit qu'*Arcadie* avait eu tort de publier les propos recueillis par mon ami KERBRAT. Quoi ? Faut-il se taire devant certaines outrances ? Il me semble — toutes proportions gardées — que cela rejoint les tièdes qui ont critiqué les admirables articles de Pierre SCIZE dans le *Figaro* à propos de la réforme de la justice.

Il y a un problème de l'adolescence délinquante. Et parmi cette jeunesse il y a le problème homophile. Voilà une vérité. Comme toute vérité elle est simple, elle est dure, elle doit être regardée en face. Allons, assez de ces faux pudibonds qui ont l'attitude de ces spectateurs de cirque qui, les mains devant les yeux, mais les doigts écartés, ne veulent pas voir le saut de la mort...

L'homophilie, dit-on, est dans toutes les prisons. Le journal *La Presse* dans son numéro 468 (26 octobre-1er novembre 1954) a intitulé un article : *Pour les nombreux homosexuels la prison est (quelquefois) un paradis.*

Jean HUBERT dans son livre *Adolescents aux yeux ternis*, édité il y a quelques années par Albin Michel (Jean HUBERT est prêtre) a retracé la vie de ces adolescents placés dans des maisons de redressement, à un âge où la vie sexuelle est, que ce soit admis ou non par les pouvoirs publics, et qui sont souvent contraints à accepter les volontés de ces « caïds » dont parle le triste héros de Jean KERBRAT.

La prison facilite les pratiques homophiles comme hier les camps de prisonniers, comme depuis toujours les internats facilitent les « amitiés particulières ».

Mais nous connaissons tous des garçons et des filles qui au cours de leurs études ont connu ces folles tendresses, ces abandons passionnés, ces étreintes timides et pures, seulement quelquefois charnelles, et qui les ont aussitôt abandonnés, rentrés dans le « siècle ». Ils avaient 12 ans ou 14 ans, ils avaient 17 ans... Ils sont les « Georges » et les « Alexandre » de PEYREFITTE ou les « Olivia »... Ils sont des « classiques »... La pureté présidait. Souvent non homophiles par nature, ils sont devenus de parfaits époux et de bons pères de famille.

Nous ne condamnons pas les « amitiés particulières », oserons-nous écrire qu'elles affinent souvent la sensibilité, qu'elles créent un dynamisme capable des plus étonnantes réalisations, parce que leur origine est l'amour.

Et voilà la différence. En ces maisons de rééducation, l'adolescent subira le sort de son chef, de celui qui par le volume de son corps, la froide volonté de son esprit, s'imposera catégoriquement.

Ils pratiqueront — l'un par besoin sexuel, par volonté d'asservissement, — l'autre, par peur, pour améliorer son sort — ils pratiqueront de fausses actions homosexuelles.

Non, Messieurs les Rédacteurs de la *Presse*, la prison n'est pas le paradis des homosexuels. Elle est le paradis des déséquilibrés, des vicieux, des exhibitionnistes, des détraqués... *Mais tout de même il y a une différence entre ceux-ci et ceux-là...*

Il faudrait donc empêcher ces pratiques homosexuelles des maisons de « rééducation ».

L'adolescent qui n'est pas homophile ne doit pas apprendre — sous la paternité de l'Etat, en quelque sorte — ce qu'est l'homophilie.

Il n'y apprendra que le vice. Et encore une fois homophilie et vice n'ont rien de commun.

Il faut sauvegarder les adolescents des pratiques inadmissibles que le héros de nos précédents articles a dépeintes.

L'adolescent homophile, qui par malheur, pour un acte répréhensible se voit condamné à la maison de rééducation, doit être protégé. Pas plus qu'on ne rit de l'hétérosexuel, qu'on ne se moque de lui, qu'on ne profite de lui, on ne doit, en ces maisons, rire du jeune garçon homophile et trouver l'occasion belle et facile d'en profiter. Ceci est un mal que nous dénonçons vigoureusement.

L'égalité doit être. Et ceux qui ont la lourde, difficile, et respectable mission de diriger ces maisons doivent être vigilants, et défendre ces enfants, ces jeunes hommes, de ces compromissions répugnantes.

L'amour est à la base de l'homophilie. Donc, il y a choix, donc il y a appel, donc il y a union volontaire et libre. On condamne le viol. On doit condamner de la même façon le viol homosexuel.

Car, demain, dans la rue, dans tel bar, qui rencontrera-t-on encore ? Hélas, souvent, un de ces malheureux garçons qui aura appris ce qu'est vendre son corps à un autre homme... et qui aura ses lois, celles de l'argent et du chantage.

Nos précédentes publications ont permis cette nouvelle mise au point, incomplète certes; mais nous y reviendrons le cas échéant.

Avant de terminer, je donnerai ici la lettre que j'ai envoyée le 28 août 1954 au rédacteur en chef du journal *La Presse*. Elle est un autre aspect de ce douloureux problème.

« Monsieur le Rédacteur en chef,

On m'a communiqué votre journal du 20 juillet 1954 dans

de ce garçon interrogé par notre collaborateur... Qu'a donc appris ce jeune garçon en cette maison de rééducation ? Rien semble-t-il ? et s'il part... « comme ça » quelles images emportera-t-il de l'amour humain ? celles de cette scène qui nous est discrètement décrite ? Comme c'est triste. Il ne faut plus que les jeunes garçons de France, il ne faut plus que les jeunes filles de France, qui après une bêtise s'en vont vers ces maisons, n'y voient que des étalages de vice. Souvent, avant d'y venir, ils ont déjà connu la force de l'amour, de l'amour hétérosexuel... nous ne pouvons tolérer qu'ils y apprennent non pas le valable amour homophile, mais la fausse, la bestiale étreinte.

C'est ce que notre respect de l'adolescence, de la jeunesse, c'est ce que notre notion de la personne humaine, nous imposent.

ANDRÉ BAUDRY.

SOIRÉE DE GALA

Le vendredi 20 mai 1955, à 21 heures,

en une salle de spectacle de Paris

Arcadie offrira à ses abonnés et à ses amis une soirée de gala.

AU PROGRAMME :

Des extraits de :

Un taciturne, de Roger MARTIN DU GARD.

Le Procès d'Oscar Wilde, de Maurice ROSTAND.

Adam, de Marcel ACHARD.

(*Renseignements auprès* d'Arcadie.)

CLAUDE

Je disposai sur le divan les trois photos qui me restaient de lui comme pour me prouver que si l'enchantement avait disparu, le rêve avait bien pris corps. Je m'allongeai, je pris la plume et je cherchai les mots.

J'aurais voulu pour bâtir ce palais où j'allais devoir enfermer Claude d'autres matériaux que ceux-là, tellement usés qu'on se demande si l'édifice va tenir et s'il répondra à cette harmonie intérieure qui habite l'architecte. J'aurais voulu forger une autre grille d'amour pour décrire cette porte fabuleuse qui me mena jusqu'à lui.

Lui... un prénom, un jeune visage, des cheveux châtains balayés d'un coup de vent en mèches rebelles, parfois disciplinés par le coup de peigne et l'arrosage matinaux mais qui plus souvent envahissaient le front jusqu'à la barrière délicate et frondeuse des sourcils, des yeux d'une couleur indéfinissable, gris ou verts, câlins et posant sur toute chose un regard étonné, une bouche mutine où voltigeait parfois un sourire ému.

Comment décrire cette mutuelle recherche, les mille liens imperceptibles et tenaces que nous tissâmes l'un autour de l'autre pour aboutir à cette communication mystérieuse et profonde qui tenait son pouvoir magique de ce qu'elle restait informulée et gardait intact le secret de nos visages.

Car si nous nous laissions porter par le courant, certaines eaux nous semblaient interdites et je me gardai bien d'aborder l'insolite rivage dont le mirage m'attirait mais qui eût été fatal à sa coque fragile.

Je voyageai donc près de cette nacelle gréée de fantaisie et mouillée d'embruns printaniers, n'osant l'aborder par mer calme et prenant garde que la tempête aveugle me brisât contre elle.

Pourtant nous fîmes route ensemble...

*
**

Il vint à moi, désinvolte dans sa déférence et me remit son trésor : un billet de cent francs qui avait échappé aux diverses investigations de la Direction. Je jetai d'un crayon hâtif son nom sur un calepin et je passai au suivant des vingt-trois garçons dont je devais être pendant un mois le moniteur.

Quand j'eus terminé, je revins à ce grand gars dont la première manifestation avait été un geste de confiance... Je lus d'abord dans son visage la furtive interrogation du regard, puis, bientôt rassuré, la lumineuse sympathie du sourire. Je lui lançai

un clin d'œil de connivence comme pour lui dire : « Toi, tu es presque un homme. Je te traiterai différemment des autres. » Sans un mot s'était ainsi noué entre nous un rapport amical excluant toute idée de subordination. Je l'avais adopté.

Je ne fus pas le seul. Le second jour, suivant ce sûr instinct qui dépasse nos raisonnements les plus subtils, les gosses l'avaient élu chef d'équipe. Il admit la chose d'emblée, sans vaine gloriole ni fausse modestie et prit son rôle au sérieux.

*
**

Juillet battait son plein. Dans cet été pourri, quelques jours avaient été préservés qui témoignaient du soleil.

Un disque nous éveillait, ajoutant à cette poésie du paysage tourangeau l'harmonie d'une musique lointaine dont les accents étrangers s'adaptaient étonnamment à cette terre.

Sitôt sorti du box où je dormais, je l'apercevais. Tandis que la plupart de ses camarades renouaient avec la vie dans des conversations futiles et importantes chuchotées de lit à lit, alors que les plus sages poursuivaient leurs rêves dans le royaume fabuleux des livres, lui sommeillait encore. Je m'approchais de son lit qui devenait ainsi le point de mire de tout le dortoir. Je le secouais. Un imperceptible battement de cils m'indiquait que Claude était réveillé et s'accrochait au sommeil par jeu. Avec une violence amusée, je l'arrachais de son refuge dans un grand battement de draps. Il se défendait à peine. Tout le dortoir exultait. L'ange perdait ses ailes et tombait à terre. Il se relevait, peignait un magnifique sourire sur ses lèvres et, sans dire un mot, indifférent aux chahuts matinaux que ce spectacle avait déchaînés, il partait demi-nu vers le lavabo.

Le désordre était vaincu. Claude se soumettait au rite alors même que ses camarades entraient en lice. Désormais je l'avais avec moi pour toute la journée. Ce jeune fauve allait aider le dompteur.

Il était vraiment différent des autres.

*
**

Le Cher s'étendait mollement le long de la propriété et sa caresse mouillée sur les après-midi torrides nous faisait rechercher son voisinage. J'avais vite délaissé l'habituelle et monotone promenade qui menait à la sapinière pour explorer ses rives inconnues. Nous suivions alors un chemin étroit et désinvolte qui tantôt se perdait dans les buissons et tantôt descendait brusquement vers les eaux interdites.

Claude était comme le sentier. Je le voyais partir en flèche, bondir à travers les broussailles, et soudain, sans que rien l'eût annoncé, je le sentais à mes côtés, attiré par un mystère qu'il pressentait en le redoutant à peine.

Ce jour-là, un petit vent frais balayait la plaine et nous chantions. J'avais, suivant mon habitude, posé familièrement la main sur les épaules les plus proches. Ce geste, dont bénéficiaient pour des raisons diverses les retardataires et les tendres, je l'évitais soigneusement avec Claude. Soudain, l'un des garçons s'échappa, attiré par la berge. Claude vint à ma hauteur. Nous marchâmes quelques instants au coude à coude, sans mot dire et brusquement, de ses deux mains, il saisit ma main libre pour la poser sur son épaule. Je serrai très fort et le regardai fixement. Son sourire l'avait abandonné. Ses yeux brillaient d'un éclat étrange et à ses lèvres je voyais mourir l'écume d'une tempête intérieure.

Nous étions merveilleusement bien.

⁂

Durant les siestes, le dortoir devenait un champ de bataille où se livraient mille combats singuliers.

De chaque lit, je veux dire de chaque tranchée, un guetteur me surveillait, prêt à bondir à la moindre inattention. Point de lignes : les camps changeaient au gré des fantaisies ou des querelles et les adversaires devant le même danger se retrouvaient complices.

J'avais voulu combattre le mal par le mal. J'ouvrais un livre et soudain le dortoir se transformait en forêt de Sherwood. Les lits se creusaient en buissons, les armoires se fortifiaient, les draps se nouaient en lassos, les chausses-trappes s'ouvraient et des flèches invisibles volaient au milieu d'un silence quasi sacré.

Un grand souffle guerrier pacifiait pour un instant le monstre. Mais ses réveils étaient terribles et j'étais ainsi justement puni d'avoir trompé sa faim en le nourrissant de légendes.

Je punissais à mon tour.

C'est ainsi qu'un jour je mis Claude au pied de son lit. Il avait dit un seul mot, au milieu d'un tumulte général, et je crois même un mot pacificateur. Il ne pouvait se résoudre à tant d'injustice, et tandis qu'il se levait à regret, je sentais dans la lenteur de ses gestes le poids d'un reproche étonné.

Il était là, planté à mes côtés, gêné, comme si pareille posture eût été indigne de lui. J'affectais un visage impassible et m'absorbais dans un travail plus fantaisiste qu'utile et qui consistait à cerner sur un bloc dans des formules toutes faites ces caractères complexes et insaisissables que, faute de pouvoir modeler à mon gré, j'essayais du moins de définir.

Par-dessus mon épaule, Claude pouvait lire ce que j'écrivais. De honteuse, sa situation devint privilégiée. Une soudaine complicité nous unit et nous partageâmes nos secrets dans le calme enfin rétabli, au milieu de vingt paires d'yeux que l'orage avait fait ciller et que cet apaisement déconcertait.

Je sentis alors que je l'aimais.

⁂

Le lendemain le ciel avait cette pâleur que la persistance de la brume rendait maladive. C'était mon jour de repos et je recherchais désespérément un sommeil qui m'avait fui aux premières notes de l'aurore, lorsqu'une procession charmante envahit mon sanctuaire.

Claude officiait, l'offrande du café au lait portée à bout de bras, assisté de deux acolytes pour le pain et le beurre. Je me pliais aux rites, feignais de m'éveiller et demandais aux prêtres comment se conduisaient les fidèles.

Les fidèles en mon absence se conduisaient toujours bien. Satisfait de leur sagesse et de leurs présents, je rendais mon oracle matinal :

— Vous aurez deux bonbons ce soir.

Claude, lui, n'était pas satisfait. Il resta. Le sentant boudeur et me rappelant que la soumission aux dieux réside dans l'acceptation de l'injustice, je lançai au bout d'un moment :

— C'est dur, n'est-ce pas, d'être puni sans l'avoir mérité !

— Non !

Ce garçon était vraiment déconcertant. Bousculant les pompes protectrices, je rejetai les draps sacrés et m'assis sur mon séant comme un simple mortel :

— Qu'est-ce qui ne va pas, Claude ?

La réponse vint, naturelle bien qu'inattendue :

— Je ne sais pas, je dois voir le médecin aujourd'hui... Je ne pars pas en promenade avec les autres.

N'avait-il pas compris le sens de ma question ? Ou était-ce moi à mon tour qui entendais mal sa réponse ? J'étais décidé à l'apprendre avant la fin de la journée. Déjà j'échaffaudais toutes sortes de projets pour rester en sa compagnie. Aucun ne tenait et je me sentais impuissant à bâtir cette impossible amitié.

Finalement, je m'en remis au hasard.

*
**

La brume s'était levée dans l'après-midi, et, las de tourner en rond sous un soleil indifférent, j'allai chercher un peu de fraîcheur dans un hangar qui servait de séchoir aux monstres de glaise que des doigts habiles et curieux avaient enfantés.

J'y trouvai Claude occupé à polisser quelques pièces, et je l'aidai.

Comme chaque fois que nous étions seuls, un silence pathétique s'installa, nourri d'aveux informulés, peuplé de désirs sans objets et de rêves indécis, tissé d'invisibles sortilèges, maintenu à chaque défaillance de l'un d'entre nous par le regard réprobateur de son complice.

Je le rompis le premier :

— Claude, j'ai décidé d'offrir un cadeau à celui d'entre vous qui se conduira le mieux. Si c'était toi, que désirerais-tu ?

Il ne répondit pas, modelant d'un pouce nerveux la glaise soumise, appliqué mais respectueux des formes fantastiques que les mains géniales de l'enfance avaient façonnées.

Le silence reprenait lentement possession de la pièce, donnant une soudaine importance aux objets qui semblaient vivre sous nos doigts d'une vie délicate et passionnée tandis que nos âmes se fondaient dans une même argile.

Sans quitter des yeux le fragile oiseau de terre qu'il tenait fermement d'une main tandis que l'autre en lissait le rugueux plumage, le caressant comme s'il avait peur de le voir soudain s'envoler et disparaître, attentif à ce spectacle qu'il montait pour lui-même, les narines frémissantes et les sourcils froncés par le souci du travail ou la difficulté de la requête, il jeta :

— J'aimerais avoir un couteau... mais... en souvenir de toi.

L'oiseau battit des ailes, la terre se dénoua et la lame de cet aveu rompit brusquement l'enchantement, enfonçant son clair regard dans le troublant et rassurant désordre de nos sentiments.

Dehors, le soleil tournoyait. Nous sortîmes éblouis.

*
**

C'était l'heure où la lumière partage les objets avec une cruelle netteté. Les murs se saoûlaient de soleil et de vastes pans d'ombre s'endormaient. Les arbres diffusaient une clarté verte, la poussière pâlissait et les chairs devenaient pourpre.

Seule, la rivière semblait accueillir sans émoi cette chaleur rutilante qui venait mourir en son lit.

Nous revînmes au hangar et Claude m'aida à sortir le canoé qui fut roulé jusqu'au Cher.

Je m'installai. D'un coup de pied, Claude allait me faire quitter la rive quand, méprisant les interdits, je lançai :

— Monte !

Il ne fit aucune difficulté et s'assit dans la frémissante embarcation, se contentant de m'adresser un sourire complice.

Il me faisait face, je pagayais, et nous glissions sur l'eau au milieu de la palpitation des libellules, du cri des poules d'eau dans les roseaux mouillés et du ballet fantaisiste et délicat que dansaient les poissons parmi les algues frissonnantes.

Le soleil posait sur nous son regard brûlant. Plus rien ne nous retenait au rivage... Nous avions franchi la frontière des mots pour entrer dans le royaume des choses indicibles... Claude se mirait en laissant trainer nonchalamment sur l'eau sa main qui en éprouvait l'ondoyante caresse. De temps à autre il levait la tête et ses yeux rencontraient les miens. Nous nous taisions... Une exaltation troublante et délicieuse s'emparait de nous...

Claude se retourna, prit une pagaie et se mit à ramer d'un geste d'abord malhabile mais qui se disciplina bientôt pour épouser ma propre allure.

Une harmonie s'établit entre le soleil et l'eau; et tandis que

notre imagination pouvait enfanter appartenait à un domaine interdit... Nous n'avions jamais prononcé les mots qui nous brûlaient les lèvres.

J'ouvris le rideau. Nous avions des larmes dans les yeux.

Le soir même, un moniteur de mes amis me remplaçait. Les gosses le refusaient déjà et me réclamaient, fidèles à l'ancien ordre des choses qu'ils avaient aimé et méfiants devant le nouveau dont ils redoutaient l'inconnu. Je montai au dortoir pour les calmer et leur faire mes adieux. Au milieu d'un chahut joyeux et légèrement ému, je les embrassai l'un après l'autre.

Claude s'était réfugié au lavabo. Déjà déshabillé, il s'apprêtait à entrer sous la douche. J'essayai de plaisanter :

— Alors toi, tu est trop grand pour que je t'embrasse !

Il s'approcha, nu, avec cette magnifique impudeur qui était chez lui pureté. Nous nous étreignîmes et nos regards ne se détachèrent que lorsque je disparus derrière la porte.

Une demi-heure après, tandis que la camionnette qui m'emmenait emplissait la cour de son vrombissement, je jetai un coup d'œil vers les étages supérieurs. A la dernière fenêtre, une jeune tête apparut, puis une main qui me fit un signe amical. Claude bravait la nouvelle discipline comme pour m'assurer de sa fidélité et me rappeler que si le rêve s'évanouissait, il avait du moins pris ce séduisant visage.

*
**

Aveugle ayant connu le jour, je retournai parmi les ombres, absent et jaloux, jaloux de sa jeune splendeur, de sa majesté songeuse, de sa troublante limpidité, jaloux de mon ancien prestige...

J'essayai de ranimer la flamme et tirai l'artifice des quelques photos que j'avais prises... cendre morte... J'imaginai le feu : Claude joue, il part en promenade, il se taille une fine baguette, il se bat avec un camarade, il se perd dans ses rêveries...

Pourtant ce brasier ne me réchauffait pas qui brûlait loin de moi.

Alors j'écrivis. Derrière la silhouette des mots se profilait l'ombre étrange et secrète de mon amour. Mais Claude savait-il lire les ombres ? Je n'obtins pas de réponse.

C'est en plein désarroi que je partis, une quinzaine plus tard, invité pour la fête de la colonie. Je m'étais ménagé trois jours... Allais-je retrouver la lumière ?

Une première surprise m'attendait : Claude m'avait écrit. Sa lettre gisait sur le bureau directorial, étincelle morte, mais qui témoignait du moins de l'incendie. Sachant mon arrivée proche, on n'avait pas jugé utile de me la faire parvenir.

Je la lus en hâte, bouleversé par la dernière formule : « Je t'embrasse bien fort »...

Le parc était vide et je ne m'y attardai pas. J'enfourchai une bicyclette et pédalai à toute allure vers le petit bois où je savais devoir retrouver mon ancienne équipe... A peine arrivé dans la

clairière, je tombai sur une tribu d'indiens aux torses pâles mal camouflés sous de verts feuillages, poussant des cris de guerre aigus et arborant des airs farouches que venaient démentir l'innocence des regards et la clarté des sourires.

Victime inattendue mais toute désignée de la ruée sauvage qui se préparait, je fus happé par des dizaines de bras nerveux, accroché par autant d'yeux tendres et railleurs, bousculé par de joyeuses embrassades, torturé de mille questions.

Me prêtant de bonne grâce à ce charmant assaut, j'appréhendais un choc plus violent...

Il apparut enfin, nonchalant, la tête couronnée de roseaux et la poitrine tatouée d'herbes folles, ridicule et superbe, s'absorbant dans la sculpture d'un grossier poignard de bois. Il avait cet air impénétrable que je redoutais tout en en subissant le charme. Puis brusquement, son visage s'éclaira, ses lèvres se détendirent; il courut à moi et me sauta au cou.

Son poignard était tombé; les feuilles bruissaient doucement; déjà les sauvages reprenaient leur danse sacrée tandis qu'assis à mes pieds un gosse croquait pensivement une pomme volée.

***

Cependant, j'étais venu pour voir la mer se retirer. Peut-être même avait-elle déjà fui et l'écume que j'apercevais sur la plage n'était-elle que le mirage d'un flux antérieur. Mais, quel que fut l'élément qui allait m'accueillir, hurlement liquide ou grève morte, je devais gréer le navire en attendant que le vent gonflât ses voiles...

Le second jour, je profitai de la sieste — seul moment de répit dans la préparation de la fête — pour emmener Claude canoter. Le château s'enfonçait lentement dans un pesant sommeil. Les gardes qui veillaient aux meurtrières s'abattaient tour à tour sous les coups mats de cette brûlante torpeur qui fondait du ciel.

Il fut heureux de s'échapper.

Heureux de renouveler l'escapade, Claude s'enhardissait. Il voulut descendre jusqu'au barrage, et de là, ayant découvert un bras de dérivation étouffé sous d'épaisses frondaisons, nous partîmes à l'aventure.

Nous glissions sur des eaux denses, nourries de feuilles mortes, encombrées de loin en loin par quelque tronc d'arbre à demi pourri.

Au milieu de cette nature oppressée, j'essayai de renouer le charme. Si nous faisaient défaut l'exaltation de la rivière et l'éblouissement du soleil, peut-être cette atmosphère humide et ouatée serait-elle propice aux confidences assourdies.

Mais il manquait à l'un de nous ce soleil intérieur. Aussi les rires se frangeaient d'amertume. Les paroles, au lieu de frapper violemment l'air rebelle, s'enroulaient maladroitement le long des arbres morts. Les rêves s'éteignaient dans l'eau trouble. L'or même de nos silences s'était terni.

Le bras se terminait dans un inextricable enchevêtrement de branches. Nous fîmes demi-tour et je regagnai le monde réel sans avoir vu les chimères.

Cependant, j'espérais encore... Le soir même, j'obtins facilement de mon camarade qu'il me cédât sa garde de nuit.

Le ciel était d'encre. Le dortoir s'ensevelissait dans une immense nappe liquide où sombraient l'un après l'autre les tremblants falots que la journée avait épuisés. L'un d'eux cependant jetait ses derniers feux, ballotté de droite et de gauche comme s'il se défendait de l'invasion nocturne : Claude.

Je fis appel aux sortilèges. Je naviguai lentement sur l'océan d'épaves, décrivant de larges orbites dont il était le centre. Bientôt les cercles se rétrécirent... Je l'abordai...

Dès la première étreinte, nous nous reconnûmes. C'était comme si nous avions repris le dialogue de la première nuit par-dessus un gouffre de silence. Je tremblais de le voir s'échapper. Mais non ! Sa main restait sur la mienne, la caressait, la broyait longuement, semblait la redécouvrir et en éprouver la brûlante ardeur avant de la poser sur la jeune joue animale...

Tout sombra dans le même cataclysme. Les noyés tournaient sur eux-mêmes au milieu des flots immobiles, et parmi les violents remous qui se creusaient pour nous seuls, nos poings se heurtaient avec le bruit sourd des mâts qui s'entre-choquent...

La tourmente fut brève... Les vents se calmèrent et nous abordâmes alors un rivage d'une douceur merveilleuse. L'apaisement était tel que je fermai les yeux pour mieux l'éprouver...

Quand je les rouvris, Claude avait mouillé l'ancre. Je m'éloignai...

*
**

Le lendemain matin, la colonie ne fut plus qu'un vaste chantier en préparation de la fête. Je ne restai pas inactif et cependant tout dans mon esprit s'ordonnait par rapport à Claude. Je l'embauchai pour qu'il m'aidât à remettre en état la salle de spectacle. Car, bien qu'il s'agit d'une fête champêtre, il fallait prévoir l'éventualité d'une averse qui nous retiendrait à l'intérieur. Les giboulées, en effet, succédaient aux déjeuners de soleil et je passais par des alternatives d'espoir et de doute quand à l'utilité de nos efforts.

Il y avait des charnières à mettre à la porte côté cour, la tringle du rideau de scène à fixer, des ampoules à remplacer sur chaque rampe, et surtout un grand coup de balai à donner.

De héros, nous étions passés machinistes, et tandis que nous rafistolions tant bien que mal les décors, j'essayais de raccommoder la toile si patiemment tissée de notre amitié.

Claude me paraissait de plus en plus lointain. Certes, il avait vite répondu à mon appel mais il me faisait l'effet d'un soldat démobilisé qui par complaisance, fidélité ou habitude, accepte de

rendre un dernier service à son supérieur avant de reprendre sa liberté.

Je n'avais que faire d'une telle gentillesse. Tout n'avait-il donc été entre Claude et moi qu'une question de prestige ? N'avais-je pas été aimé pour moi-même ? J'hésitais à répondre !

Il eût fallu poser la question, et une fois de plus je n'osai pas. D'ailleurs j'étais coupable. J'avais le premier réprimé les élans, tué les occasions, simulé le détachement. La veille encore, Claude m'avait fait cadeau d'un poignard de bois sculpté de sa main, et je l'avais accepté avec désinvolture pour l'oublier aussitôt sur une table... De quoi me plaignais-je ?

Cet obscur travail ne servit à rien : un rayon de soleil ouvrit la fête. Je le saluai mais ne m'y trompai pas. C'était la dernière éclaircie. Des nuages s'amoncelaient qui se reflètaient dans mes yeux tandis que ceux de Claude rayonnaient d'un éclat qui ne me parvenait plus. Nous étions à la croisée. Je compris qu'il poursuivait seul sa route, et, tandis que je tenais courageusement mon dernier rôle, je me sentis partir à la dérive.

La fête se termina dans un grand déchirement d'orage. Il était temps. Je ne pouvais plus supporter le soleil.

Je fis en hâte mes adieux à tous les gosses et lorsque j'arrivai à Claude je l'étreignis sans mot dire. J'avais seulement au cœur un sourire navré.

Puis, en attendant mon départ, je m'accoudai à une barrière, embrassant d'un dernier regard la débâcle : les fleurs fanées, la pelouse jonchée de cartons, le plateau déjà démantibulé, les costumes en papier se gorgeant d'eau, les allées et venues fébriles des enfants soudain pauvres dans leurs vêtements de laine et comme dévêtus de leurs rêves. Une pluie fine dégringolait dont je me défendais à peine...

Soudain je vis Claude sortir de la salle de spectacle, tenant solidement un banc à hauteur de la hanche droite, le corps légèrement déjeté et le visage rougi par l'effort. J'appelai :

— Claude !

Il se retourna, étonné :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Désemparé, je ne sus que jeter :

— Au revoir !

Il fit de la main un geste d'adieu désinvolte, se baissa d'un mouvement souple pour reprendre son banc et repartit sans tourner la tête...

Je m'arrachai à la barrière et courus jusqu'au car qui démarra aussitôt. Un vide affreux se creusait en moi. Des voix hurlaient à mes oreilles au milieu d'un vacarme assourdissant. J'essayai de ne plus penser...

La pluie tombait toujours.

MICHEL GEORGES.

ASPECTS D'AFRIQUE DU NORD

MORALES

Toute la journée il a fait chaud. Et, du reste, il a fait mal chaud parce que les cinquante degrés d'un jour d'été à Marrakech ou à Tindouft ne sont rien à côté du brouillard collant qui, vers midi, montait ici de la mer. A Paris les gens doivent relever leur col en sortant du métro, passer rapidement devant les vitrines qu'illumine déjà l'approche de Noël. André demande :

— On s'installe sur la terrasse ?

Vers le soir, une fraîcheur délicieuse a commencé d'envahir le pays. Nous sommes quatre et nous nous installons sur la petite terrasse, sans imagination : un à chaque coin.

— André, dit Michel, approche donc ta radio. On n'entend rien.

André soupire. Il n'aime pas lâcher la bouteille de bière qui, par ces chaleurs-là, constitue son principal instrument de travail. Aurait-il peur qu'on la lui vole ? Paul et Michel allument des cigarettes. Le briquet fait dans la nuit une petite lumière dansante et la radio s'énerve à des fanfares héroïques.

M. l'Ambassadeur de France Résident Général parcourt ces jours-ci les Territoires du sud. Il y entend dix Marseillaises quotidiennes. Si l'air lui plaît, il pourra toujours acheter le disque. En attendant, le petit village qu'il a visité aujourd'hui lui a fait un accueil enthousiaste et touchant. Ce sont les événements de la journée que retransmet la radio. Un laius explicatif accompagne les enregistrements.

Ce qui est amusant, c'est que ça se passe assez près d'ici et que la voix, pour nous atteindre a fait l'aller et retour de Rabat : treize à quatorze cents kilomètres.

Michel bâille :

— Il faudrait y aller un dimanche dans ce bled-là. Tu connais ça, Paul ?

C'est une sotte question. Paul connaît tout le sud et se contente de lever les épaules. Moi, j'écoute le speaker. L'émission est intéressante, bien faite; la transmission est bonne.

Dans ce village, explique-t-on, les petits garçons apprennent l'acrobatie en même temps qu'ils apprennent à marcher. Ensuite, comme leur pays est très pauvre, ils font de leur adresse un métier. Bien avant la conquête, les jeunes gens de ce village

minuscule perdu dan son désert peuplaient d'acrobates cirques et music-halls d'Europe et d'Amérique...

Une boule jaune, énorme, sort de la colline, accroche les eucalyptus, monte dans le ciel a toute allure.

— Ce qu'elle monte vite, la lune !

Et comme j'explique à André qu'ici la terre tourne plus vite qu'à Paris, il me regarde un peu inquiet. La radio s'est tue. Encore une Marseillaise, puis l'hymne national chérifien; c'est fini. Résident et auditeurs ont quartier libre. Michel demande à Paul :

— C'est vrai, ce qu'il raconte, ces histoires d'acrobates ?

Or Paul, qui se contente d'abord de rire, finit par répondre sans élégance :

— Plutôt marrante, la radio de Rabat !

— Ça n'est pas vrai ?

— Si.

— Alors ?

— Alors, ça n'est pas complet. Il est vrai qu'au fond, toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire. La radiodiffusion marocaine doit avoir une haute idée de sa valeur morale et éducative !

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'il aurait, au fond, été assez surprenant que le speaker expose ceci : « Mes chers auditeurs, le pays dont nous parlons jouit d'une très honnête aisance bien qu'il ne produise rien du tout. En effet, dès qu'ils ont cinq ans, les petits garçons s'expatrient pour aller se livrer, dans des villes parfois très lointaines, à l'industrie de l'amour. A quinze ans, quand ils reviennent chez eux après fortune faite, c'est pour se marier puisqu'on n'a encore trouvé que ce moyen-là d'avoir des enfants. En fait, ils retrouvent une petite fille qui leur était réservée depuis fort longtemps. Comme la gamine, pendant ces années de solitude, pourrait avoir du vague à l'âme, on lui a donné une amie. Ça distrait. Et ainsi, quand le fiancé reviendra, il retrouvera, non une fade petite oie blanche, mais une artiste accomplie... Vous pensez bien, mes chers auditeurs, que l'amie plus âgée ne veut pas confier son élève à des mains inexpertes. Elle assiste donc à la consommation du mariage qu'elle soutient de ses conseils. Si c'est mal fait elle interrompt l'opération et ramène la petite chez elle. Le fiancé n'a plus qu'à s'en trouver une autre, mais vous vous doutez que, dans ce cas, il est démonétisé. »

— Non, dit Michel, c'est vrai, ton histoire ?

— Bien sûr, c'est vrai. Mais ça m'étonnerait que la radio explique ça à sa clientèle de salons de coiffure pour personnes modestes. Après tout, ils ont peut-être des préjugés, ces gens-là...

*
**

Nous sommes si bien empêtrés dans notre conception de la vie que nous l'imaginons comme la seule possible. En fait, beau-

coup d'entre nous en veulent à l'homophilie pour des raisons que la psychanalyse pourrait peut-être débrouiller. Mais il y a plus : Dans tous les pays d'Europe ou d'Amérique, un monsieur moyen croit dur comme fer que l'acceptation de l'homophilie serait d'abord un signe de décadence et ensuite, à plus ou moins brève échéance, un arrêt de mort pour la société qui ferait cette folie.

Sans que notre bonhomme ait beaucoup réfléchi, les exemples lui sautent aux yeux. Les ennuis de Sodome et de Gomorrhe sont là pour témoigner de ce qui arrive aux peuples contaminés par un vice si affreux. Il se fait aussi une idée de la décadence de Rome qui comporte une bonne dose de sodomie. S'il était un peu plus savant, d'autres raisons lui viendraient à l'esprit. Par exemple, il saurait que si l'on grillait allègrement les homophiles sur toutes les places du moyen-âge, c'est parce qu'on estimait qu'un tel crime (la sodomie, pas l'assassinat !) risquait d'attirer sur toute la ville les effets de la colère divine. L'ange violé de Sodome continuait d'avoir mal.

***

En fait, il s'agit là d'une idée juive et qui n'est que juive. Seul de toute l'antiquité, le peuple juif a pourchassé l'homophilie qu'il avait en horreur. Le génie propre d'Israël s'opposait de toutes ses forces à une forme d'amour désintéressé qui n'avait pas pour but la procréation. Nous devons comprendre qu'un petit peuple extrêmement faible et menacé mais porteur d'un immense idéal d'expansion pacifique n'ait guère pu envisager, pour réaliser ses projets grandioses, qu'une augmentation forcenée de la race. J'ajouterai que cet esprit existe encore et je pourrais citer le cas d'une dame israélite qui, n'ayant pas d'héritier, avait promis sa fortune à un jeune ménage. Elle leur fit un testament en bonne forme : les mariés entreraient en possession de l'héritage... à la naissance de leur douzième enfant. Evidemment, l'homophilie n'avait pas sa place dans l'idéal juif.

Il est ensuite arrivé qu'Israël a conquis à ses idées, soit directement, soit par la voie du Christianisme, cinq cents millions d'individus, le quart du monde, autant que le Bouddha, un peu plus que Mahomet. Ainsi une morale qui n'était, il y a vingt siècles, que celle d'un petit peuple minuscule et d'ailleurs méprisé est aujourd'hui celle dont se réclame non seulement le quart du monde, mais quel quart ! : le seul qui compte.

***

Reste à savoir si l'opinion soutenue est devenue plus vraie parce qu'elle a trouvé plus de créance. Or cette idée est une

pure et simple sottise. L'homophilie n'est pas un signe de décadence : traitera-t-on de décadent le siècle de Périclès ? L'homophilie n'est pas le fait des nations amollies : elle est l'apanage des peuples conquérants. Enfin l'homophilie n'est nullement un risque pour l'ordre et la morale : aux portes mêmes de la France, une société pour laquelle notre indifférence est monstrueuse l'a si bien intégrée dans ses mœurs que, sans elle, elle ne pourrait pas vivre. Cette société que nous avons grand tort de ne considérer qu'avec un petit air protecteur, y a trouvé l'ordre, la paix du cœur et un équilibre dont nous ne sommes pas près d'approcher. On n'insistera jamais trop là-dessus.

*
**

Nous ne savons pas, en France, ce qu'est l'Afrique du Nord. Nous le savons si peu que, quand nous parlons des gens qui l'habitent, nous disons : « les Arabes », ce qui est d'abord une erreur et ensuite une cuisante blessure pour la plupart des Nord-Africains.

Sachons bien, du moins, que ce pays n'est pas arabe. Il est peuplé de gens qui sont des occidentaux comme nous. Ceux qui sont de race pure ont la peau très blanche, souvent les yeux bleus, quelquefois des cheveux blonds. C'est contre ce peuple extrêmement courageux, grand ami de la guerre mais dépouillé de tout sentiment patriotique qu'ont foncé, du septième au onzième siècle, les conquérants arabes. Et les premiers habitants ont été peu à peu, submergés.

Je ne perds pas de vue l'homophilie mais nous ne comprendrons jamais rien à ce pays si nous ne soulignons pas ceci :

Venu de l'est, l'envahisseur s'est implanté solidement en Tunisie, beaucoup moins bien en Algérie et presque pas au Maroc. Comme, de plus, il massacrait tout le monde, les autochtones se sont réfugiés dans les montagnes et dans les endroits inaccessibles. Or les montagnes n'existent pas en Tunisie, sont moyennes en Algérie, sont immenses au Maroc.

Le résultat est le suivant : la population arabe est prédominante en Tunisie, importante en Algérie, presque nulle au Maroc. Nous allons voir maintenant que l'homophilie des Arabes et celle des Berbères ne sont nullement les mêmes.

« La femme, dit un proverbe arabe, est le divertissement du guerrier. » Les Arabes étaient, à l'origine, des nomades. Ils n'ont jamais bien admis la vie sédentaire. Comme la plupart des peuples des climats chauds et secs, ils ont une sexualité démesurée dont nous n'avons pas idée dans nos pays du nord. Alors, qu'on me pardonne cette expression : ils prennent ce qu'ils trouvent. Je veux dire qu'ils pratiquent l'homophilie mais ne sont pas plus homophiles que beaucoup d'autres. Si nos lois et nos croyances

ne s'y opposaient pas, il y aurait de la même façon chez nous des gens qui pratiqueraient l'homosexualité tout aussi naturellement. Nos besoins sexuels étant beaucoup moins impérieux, nous nous contentons à peu près de ce que tolère notre morale.

Et les Berbères ? Eh bien je crois qu'en ce qui les concerne, il n'est pas inutile de nous étendre un peu plus. Je viens de dire que, si les Arabes sont des sémites, les Berbères sont des occidentaux. Ils ont, comme les Nordiques, des épaules larges, des hanches étroites, des jambes interminables. Ce sont des dolichocéphales. Ces gens-là ont, depuis trois mille ans une façon de vivre qui résiste à peu près à tous les envahisseurs. C'est de l'organisation sociale qu'ils ont bâtie que je vous disais tout à l'heure : elle ne serait pas viable sans l'homophilie. Essayons donc un peu d'entrer dans les détails.

*
**

La femme berbère est le plus souvent voilée puisqu'elle est musulmane. Mais là s'arrête la comparaison qu'on peut en faire avec la femme arabe.

La femme arabe est une esclave. Elle est enfermée toute sa vie. Elle n'a aucun droit. Quand la petite fille devient nubile ses parents la vendent comme une marchandise.

Rappelons maintenant ceci : le Berbère est bien certainement l'homme du monde le plus naturellement démocrate et égalitaire. Le plus anciennement aussi. Depuis trois mille ans, chaque fois qu'il est libre de le faire, il s'organise en petites républiques où personne ne prétend détenir de supériorité politique, pour la raison d'abord que le candidat dictateur est mis à mort immédiatement. On ne fera jamais admettre à cet homme-là qu'un être humain n'en vaille pas un autre et, en particulier, qu'une femme ne vaille pas un homme. Aussi la femme berbère a-t-elle des droits identiques à ceux de son mari (les Berbères ne sont pas polygames). Elle peut, comme lui, demander le divorce, disposer de ses biens et même, cela s'est vu, partir en guerre. (« Nous aimons la guerre, nous aimons l'amour » dit une chanson touareg.) Enfin, très loin d'être l'objet d'un commerce, c'est elle quelquefois qui achète son mari. Certains Berbères qui ont, mieux que d'autres échappé à l'influence arabe pratiquent le matriarcat pur. Chez les Touareg le fils prend le nom de sa mère. C'est elle qui dispose de tous les biens.

Mais si le Berbère est égalitaire et socialisant, (les terres sont communes) il n'est pas fou. Il sait très bien qu'une femme n'est pas un homme et n'a pas les mêmes aspirations. Même s'il pense à la pérennité de la race, il est forcé de se dire que les aspirations sexuelles de la femme sont très différentes de celles de l'homme. « Somme toute, songe-t-il, la nature a voulu que l'acte

sexuel s'accomplisse : pour la femme une fois par an, pour l'homme trois à dix fois par jour. »

Dans nos pays où les besoins sexuels masculins sont assez faibles, notre conception du mariage est à la rigueur possible. La femme s'arrange des hommages qui, le plus souvent, l'embêtent; l'homme se contente de peu. C'est l'union de la carpe et du lapin, mais c'est tout de même souvent à peu près acceptable. Il est évident que, pour le Nord-Africain, qu'il soit Arabe ou Berbère, la conception que nous avons du mariage va tout à fait contre la nature.

L'Arabe se moque des réactions de sa femme-esclave. Il lui fera supporter tout ce qu'il voudra puisqu'elle n'a pas voix au chapitre, mais le Berbère, lui dont la femme est libre, a bien été forcé de trouver autre chose. Du reste la femme berbère qui est très semblable à la femme romaine pour sa situation sociale est beaucoup trop respectable pour qu'on puisse lui proposer les innombrables performances que peut accomplir son mari. Elle ne veut pas faire figure de bête de somme et laissera aux prostituées le rôle d'exutoire. Mais comme le mari, qu'il travaille ou qu'il fasse la guerre, ne peut pas passer sa vie chez les courtisanes, il leur préférera les garçons, ce qui convient mieux, du reste, à son goût. Nul n'y verra d'inconvénient, en tout cas pas la femme qui n'aurait pas idée d'en être jalouse.

Et voilà un des points où éclate le génie social et moral de cette race étonnante : ces gens-là ont inventé une forme de vie qu'on est en droit de tenir pour infiniment supérieure à la nôtre. L'ordre social n'est jamais troublé. L'adultère n'existe pas. Pas de crimes passionnels, pas de cris, pas de crises. La femme élève les enfants, règne sur les biens, organise la maison. On me dit qu'elle est homophile aussi souvent que l'homme. Bien franchement je n'en sais rien. Il faudrait que nous ayons le courage de comparer à celle-là notre organisation où la conception folle des rapports que nous avons entre homme et femme ne laisse jamais régner qu'un déséquilibre instable. Il suffit d'ouvrir un journal à la page des faits-divers pour se rendre compte que chez nous l'ordre est perpétuellement troublé par la sexualité.

Mais le vrai miracle du système, c'est le merveilleux équilibre mental des individus. Pas de complexes en pays berbère. Le problème sexuel ne complique la vie de personne pour une raison bien simple : il n'existe pas.

Je m'excuse de me répéter : cet admirable équilibre est dû, sans doute, à une conception de la vie très intelligente, très réaliste et très humaine mais il serait impossible sans une homophilie généralisée. Car enfin voici l'une des races les plus exigeantes au point de vue sexuel. Or non seulement cette « ardeur dévorante » n'est pas une cause de trouble, mais elle a fait une société sociale et des individus heureux. Comme je m'ouvre de ces réflexions à mon ami Paul :

— Pas étonnant, dit-il ! C'est justement parce qu'ils avaient des instincts démesurés qu'ils ont été dans l'obligation de se débrouiller de façon pratique. Si notre société, bien que fondée sur un malentendu, arrive tant bien que mal à subsister, c'est parce que nous sommes impuissants !

Je ris et il proteste :

— Mais ça n'est pas une boutade ! Tiens : imagine que, par un coup de baguette magique, nous persuadions tous ces gens-là d'adopter demain matin notre morale d'eunuques. Qu'est-ce qui se passera ? Je vais te le dire : demain soir le pays est à feu et à sang. Après-demain, il éclate !

*
**

Beaucoup de gens vont trouver ce qui précède constellé d'erreurs. Où avez-vous vu ces choses, vont-ils dire ? Ils se rappelleront qu'ils ont habité Tunis ou Alger pendant vingt ans et qu'ils n'ont jamais entendu parler d'un droit Kabyle ou d'un code de l'Aurès. On va me trouver sans difficulté trois crimes passionnels, un Nord-Africain assassin du satyre qui en voulait à sa vertu et vingt exemples de femmes berbères enfermées pour la vie.

Je répondrai, pour ma défense, en demandant qu'on veuille bien se reporter au trop long exorde par lequel j'exposais tout à l'heure la géographie des invasions arabes. La race berbère n'a conservé ses institutions et n'est restée à l'état pur qu'en peu d'endroits. Citons tout de même les Touareg, les Chleuhs, surtout ceux des très hautes vallées de l'Atlas, certains montagnards du Rif ou de l'Aurès. Ils sont toujours la grande majorité mais tout ce qui a été contaminé par l'influence arabe a plus ou moins perdu ses caractères distinctifs, plus ou moins accepté les institutions arabes. La langue berbère ne s'écrit pas et notre tort a été de ne pas prendre en considération une organisation traditionnelle, remarquablement une et qui, pour n'être pas rédigée, n'en constitue pas moins un code et une constitution. Ajoutons autre chose : Il y a de nombreux endroits dont les Arabes n'ont jamais pu se rendre maîtres et où les Français s'installent. Exemple : le Souss, désespoir des sultans du Maroc. Or, partout où le Français prend pied, le droit berbère disparaît, non pas au profit de nos lois mais au profit du système arabe.

Je me désolerais de tout cela si je ne savais l'étonnante possibilité de résurrection de la race berbère. De résurrection et j'ajouterai : d'assimilation. Car la plupart des Français qui vivent là-bas non en parasites mais en témoins curieux de la vie marocaine en viennent très vite à trouver cela tout naturel. Ils ne peuvent pas ne pas voir que cette société est viable. Qu'on me permette donc, en terminant, de raconter une anecdote:

⁂

Je vais voir une de mes amies qui est colon dans le nord en plein centre du terrorisme. C'est une femme charmante. Alors qu'elle n'était déjà plus jeune et veuve depuis longtemps, elle s'est un beau jour aperçue qu'elle s'ennuyait à mourir dans sa villa de Maisons-Lafitte. En un mois elle a vendu tout ce qu'elle pouvait vendre et elle est venue s'installer ici.

Pour l'instant, elle est sortie et j'en suis quitte en l'attendant, pour bavarder avec sa fatma et ses ouvriers. Du reste elle arrive presque tout de suite au volant de sa petite voiture qui brinqueballe sur la piste invraisemblable. Du hameau voisin qui est peut-être à deux cents mètres, un gamin minuscule s'élance de toute la vitesse de ses petites jambes. Il va plus vite qu'elle et, quand la voiture s'arrête, il colle son nez contre la vitre :

— Y'a l'tabac ?

On sait que, dans le but de ruiner une industrie jugée française, les Istiqlalo-terroristes ont interdit le tabac. De temps en temps, dans ce pays-ci, on trouve un Marocain mort, une balle dans la tête, à côté de sa cigarette. Ils ne fument donc plus qu'en cachette. Jamais ils n'achètent de tabac eux-mêmes et les Français, colons ou autres, font le métier des chasseurs de palace qui courent toute la journée chercher des cigarettes.

A demi engloutie dans sa voiture, mon amie en extrait des provisions disparates. Il y a des conserves, tout un cageot de légumes, du beurre, un gros poisson, du vin. Le tabac est au fond, bien caché sous une couverture. Elle tend à l'enfant un couffin et commence à le remplir.

De toute évidence, la très chère a dévalisé un bureau de tabac ou, peut-être, une fabrique. J'interroge naïvement :

— Ils vont fumer tout ça !

Mon amie sort un dernier paquet de sa poche, allume une cigarette, en offre une à l'enfant, non sans préciser :

— Tu ne le mérites pas. Si je n'étais pas si poire...

Puis, tournée vers moi :

— Ça n'a pas six ans et ça sert de femme a tout le pays ! Dis-le au monsieur, Mohamed, si tu n'as pas honte !

Mohamed sourit jusqu'aux oreilles. Il n'a pas du tout honte. Il trouve ça très naturel et mon amie qui tient à la main un carton de pâtissier, ferme sa voiture et conclut :

— Si j'étais ta maman, je te flanquerais une bonne fessée. N'oublie pas de me rapporter le couffin.

⁂

La maman de Mohamed ne suivra pas cet excellent conseil. D'abord son fils porte un nom révéré qui l'oblige, quand elle lui parle à l'appeler : « Seigneur » comme le héros d'une tragédie

classique. Qui ne comprendrait qu'il serait follement impie de fesser le Prophète, fut-ce par l'intermédiaire d'un derrière homonyme ? Mais, de plus, jamais cette femme ne pensera qu'il y a là de quoi embêter un enfant. On se demande à quels excès se porteraient les hommes si Dieu ne leur avait pas donné les petits garçons pour éviter les drames. Tout ça, ce sont des idées de Roumis. Qu'on laisse ces gens-là faire des chemins de fer et des barrages mais ce n'est pas une raison pour se couvrir de ridicule en adoptant leurs idées farfelues. Qu'ils ne s'occupent donc pas du bonheur de vivre. On sait assez qu'ils n'y connaissent rien.

Il est vrai qu'eux, ils ont toujours une ressource quand la triste vie qu'ils se sont cuisinée leur devient par trop intenable : leur sale alcool, l'assommoir. Il n'y a rien à faire, ils sont foncièrement immoraux.

*
**

Il faut dire et répéter aux homophiles : vous êtes victimes d'une injustice locale. Ça n'a rien à voir avec la damnation universelle à laquelle on voudrait tant vous faire ajouter foi.

ANDRÉ LAVAUCOURT.

NOTE DE LA RÉDACTION

M. Pierre DOMINIQUE, auteur français, nous prie de signaler qu'il n'a rien de commun avec l'auteur canadien de l'article : *Le garçon vêtu de bleu*, publié dans notre dernière livraison.

EDWARD CARPENTER

En plein âge victorien, un homme qui sut être libre : Edward CARPENTER naquit en 1844, à Brighton, d'un père avocat mais qui avait débuté dans la marine. Il fit ses études au collège de sa ville natale, puis à l'université de Cambridge où il devint maître de conférences. Il reçut les ordres, mais vers 1868-1869, il lut Walt WHITMAN : *Leaves of Grass* et *Democratie vistas*. Ce fut pour lui une révélation. Il abandonna sa cure, fit en 1874 un voyage en Italie et découvrit la beauté grecque. A son retour, il sentit la nécessité d'élaborer ses idées et de mettre sa vie en accord avec elles. Il s'installa près de Sheffield, se bâtit une cabane et récolta des légumes qu'il vendait au marché.

En 1877, il fit un premier voyage en Amérique pour y rencontrer Walt WHITMAN. En 1883, il publia son premier volume de vers : *Towards Democracy*. Le mouvement socialiste commençait en Angleterre, CARPENTER adhéra au *Fellowship of the New Life* avec Ramsay MACDONALD, à la *Fabian Society* avec Bernard SHAW. Il revint aux Etats-Unis, puis aux Indes et à Ceylan où il étudia la sagesse orientale. Il écrivit des essais, prononça des conférences. Sous l'influence de Havelock ELLIS, il se passionna pour les problèmes sexuels; successivement, il publia : *Love's coming of Age*, *Iolaüs*, *Anthologie de l'Amitié*, *The Intermediate Sex*, etc..., et en 1916, son autobiographie. Il mourut en 1929.

Il a passé, le cœur « battant, toujours battant, pour l'amour des camarades, l'amour qui doit venir » (1).

Citant les grands mystiques, Havelock ELLIS (2) met *Towards Democracy* à côté de l'*Imitation*.

Qui, en France, connaît, Edward CARPENTER ?

QUAND JE SUIS PRES DE TOI...

Quand je suis près de toi, Ami cher,
Sortant de moi-même, délivré,
A travers ces yeux, ces lèvres, ces mains,
Tant aimés, si tendrement aimés...
Je suis délivré.
Dans le son de ta voix, je demeure
Comme dans un monde interdit au mal...
Ce que l'on attend de moi, ce que je laisse,
Derrière moi...,

---

(1) Beating, still beating, for comrade love, the love which is to come.

(2) Havelock ELLIS : *The Dance of Life*, p. 219. London, 1923.

Ce n'est plus rien, pour moi...
Comme celui qui abandonne la maison
Aux vieux meubles moisis, et plante
Sa tente,
Sous le grand ciel bleu...
J'habite en ta pensée,
Je trouve ma délivrance en toi...

(Poèmes extraits de *Towards Democracy.*)

O JOIE DIVINE DES AMIS...

O joie divine des amis !
Tenir entre ses bras
Plus que l'univers ne tient.
Si doux... si rare... si précieux, au-delà de mots...
Le Dieu si tendrement mortel !
Non pas seulement les baisers ou les étreintes,
Ni les douces peines et les passions de la seule chair,
Mais plus... bien plus !...
Sentir (ah ! Joie !) au plus profond de soi
La créature s'unir à son ami, et rester
Extasiée...
Là, hors du temps, dans la lumière,
Dissous, divin, là où toutes les autres joies
S'évanouissent comme le symbole de cette parfaite union...

O FILS D'URANUS !...

O Fils d'Uranus, errant le long des temps
dans l'ombre, depuis les anciens âges, la même étrange,
[tendre
figure pleine de grâce et de pitié...
Cependant incompris et rejeté des hommes
une âme de femme dans le corps...
d'un homme.
(sans doute Adam était ainsi avant qu'Eve eut été tirée de
[sa poitrine)
Si aimable, gracieux, imposant, complet, avec la force de
[l'homme
pour agir et son orgueil, pour souffrir, impassible...
et la sensibilité de la femme jusqu'au fond de l'être;
Etrange, deux fois né, pénétrant dans deux mondes,
aimé par l'un et l'autre sexe,
Et libre de leurs préjugés.

Je te vois descendre le long des
Temps, et les femmes brisent leurs vases d'albâtre,
embrassent tes pieds,
et les frottent d'aromates...
et bénissent les entrailles qui t'ont porté, pendant que sur
[ton sein,
lèvre à lèvre, repose ton jeune ami...
Seigneur de l'Amour qui régit ce
monde mouvant, surpassant les Amours partielles,
Seul complet, Amour maternel et Amour sexuel unis,
Je te vois depuis des siècles fouler solitaire la terre des
[Hommes...
sauvant, rachetant, attirant vers toi tous les êtres,
Et cependant proscrit, diffamé, montré du doigt par la
foule,
Calomnié, crucifié.
Cher Fils du Ciel, vagabond à la longue
souffrance, dans le désert de la Civilisation,...
Le jour s'approche où du brouillard des âges,
Ta forme, vêtue de gloire, réapparaîtra...

O N E

Organisation culturelle, éducative et sociale
Revue mensuelle des Etats-Unis d'Amérique
Articles philosophiques et scientifiques,
récits, poèmes, illustrations

ONE, 32 South Hill Street, Los Angeles, 12, California, USA.
Abonnement : 1.500 F par an (imprimé)

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*.

VENNEN

Revue du Danemark et de la Scandinavie

Parution mensuelle
Photos - Dessins
(articles en danois, allemand, anglais)

Abonnement : 1 an 2 000 F. F. (P. O. Box 809 Copenhague O.)

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*.

LA PSYCHOLOGIE ANALYTIQUE
DE C. G. JUNG

par

SERGE TALBOT

La parole aujourd'hui appartient
à ce qui n'a pas encore parlé.
A. GIDE.

C. G. JUNG est né à Bâle en 1875. Son père était un Pasteur protestant. C. G. JUNG fit de brillantes études de médecine dans sa ville natale, puis à Paris, où il fut élève de Pierre JANET. Il occupa des chaires professorales à l'Université de Bâle et à l'Université de Zurich — où enseignait son Maître, le Professeur BLEULER.

Pendant une longue période, il interrompit son enseignement pour pouvoir se consacrer à sa clientèle de psychothérapeute et s'adonner à ses recherches personnelles. De 1924 à 1926, il entreprit des voyages d'études en Afrique et en Amérique, au cours desquels il eut des contacts directs avec les primitifs.

D'abord disciple de FREUD, il se sépara d'avec lui en 1913 au moment de la publication de son ouvrage : *Métamorphoses et symboles de la libido.*

L'œuvre immense de C. G. JUNG (plus de cent publications) jouit de grande renommée dans les pays Anglo-saxons; dans les pays Latins, elle est beaucoup moins connue. Nous le regrettons d'autant plus que le Maître de Zurich est un des psychologues qui ont réfléchi le plus profondément sur le problème de l'homosexualité. Mais il est nécessaire, pour faire comprendre la portée de sa solution, de le replacer dans l'ensemble de son œuvre.

L'énergétique de l'âme, le « soi » que nous devons aimer, qui se manifeste en nous à travers notre existence individuelle est différent du « *moi* ». Le « *soi* » est notre totalité psychique, faite de la conscience et de l'océan infini de l'âme sur lequel elle flotte; *mon âme et conscience, voilà ce qui est mon « soi »*, dans lequel *je suis inclus comme une île dans les flots, comme une étoile dans le ciel.* (L'homme à la conquête de son Ame, p. 398).

Contrairement à ADLER et à J. P. SARTRE, JUNG ne rejette pas l'idée de force psychique autonome, l'idée de tendance. L'homme n'est pas Liberté absolue. Il existe en lui des tendances innées : *La tendance est une manifestation vitale mystérieuse de caractère en partie psychique, en partie physiologique appartenant aux*

fonctions les plus conservatrices de la psyché, et il est difficile, voire impossible de la modifier. (Métamorphoses de l'Ame et ses Symboles, p. 246).

Sur l'existence des tendances se fondent la causalité psychologique et l'application de la pensée énergétique à la psychologie. L'énergétique de l'Ame est une découverte de C. G. JUNG; elle me parait la clef de son œuvre.

La Psyché forme un système relativement clos qui dispose d'un potentiel d'énergie psychique (ou Libido) à peu près stable. Par conséquent « si l'énergie suspend une de ses extériorisations, elle apparaîtra en une autre ». Elle changera d'affectation. A l'âme aussi s'applique le principe de LAVOISIER : « Rien ne se perd, rien ne se crée... ».

Dans *L'Homme à la conquête de son âme*, JUNG cite le cas d'une veuve qui sans se l'avouer avait « jeté le grappin » sur son fils, et qui, le jour où elle apprit que ce fils trop tendrement aimé allait se marier, présente un état de confusion mentale avec cris hydrencéphaliques et accompagné d'une affectation cutanée. La disparition d'une de ses raisons de vivre avait entraîné une métamorphose de l'énergie qui innervait la conscience, l'avait abaissée de quelques échelons, provoquant ainsi les accidents dont souffrait cette « Génitrix ».

Mais la mobilité de l'énergie psychique et son aptitude à se déplacer, sont loin de n'avoir que des suites fâcheuses : « elles sont *Le secret du développement culturel* » (*Métamorphoses*, p. 65). Ainsi c'est l'énergie psychique inconsciente (Libido), qui par projection, crée à notre insu l'image de Dieu en utilisant des modèles archétypiques. Ce que l'homme vénère dans la Divinité, c'est l'énergie de l'Archétype, qu'il porte en lui mais dont sa conscience ne dispose pas.

Le point de vue énergétique libère l'énergie psychique de l'étroitesse trop grande d'une définition. Des processus instinctifs queiconques (sexualité, faim, soif, etc...) peuvent être souvent grandis démesurément par un afflux d'énergie venu de n'importe où. Une sphère instinctuelle peut perdre temporairement son potentiel énergétique au bénéfice d'une autre.

INTROVERSION ET EXTRAVERSION

Reprenant une vue d'ADLER, JUNG insiste particulièrement sur l'orientation et sur les bifurcations possibles de l'énergie psychique inconsciente. De bonne heure, l'enfant est partagé entre des intérêts objectifs qui l'inclinent vers le monde extérieur et vers autrui, et des intérêt objectifs qui l'entraînent à se replier sur lui-même. Deux voies s'ouvrent ainsi à lui, entre lesquelles il lui faut faire un choix, dont dépendra son comportement à l'égard du monde extérieur et à l'égard du monde intérieur.

L'extraverti choisit la vie de relation. L'extraversion démesurée est caractéristique de l'esprit moderne et européen. Son représentant le plus typique est Ivan KREUGER, à qui la foule de ses obligations commerciales fait perdre la tête.

Dès que surgit une difficulté, l'extraverti subit la tentation de chercher sa sauvegarde et son salut dans le monde extérieur; il fuit en quelque sorte, hors de lui-même et raconte ses misères à qui veut l'entendre, dans l'espoir de se débarrasser, peut-être chez l'un ou chez l'autre, de ce fardeau qui lui est personnel.

L'introverti choisit la vie intérieure. Faute de savoir « diriger sa libido sur les choses et les hommes et se les rendre vivants et beaux » il s'enfouira dans un monde de souvenirs et d'effects effrénés. Comme Jonas, « avalé par la baleine » on s'enfonce dans le souvenir échappant ainsi au monde actuel. On croit arriver dans l'obscurité et l'on a des visions de l'au-delà. Le *Mystère* que l'on perçoit représente le trésor d'images primitives que chacun apporte au monde comme cadeau de l'humanité, somme des formes innées qui sont propres aux instincts. Je les ai appelées Psyché *Potentielle* parce quelles constituent l'inconcient collectif. » (*Métamorphoses*, p. 665).

Lorsqu'une embûche surgit sur le chemin des êtres de ce type, « la fascination qu'exerce sur eux leur monde intérieur est telle, qu'à l'occasion de cet arrêt momentané dans la marche de leur vie et du fait du reflux des énergies qui, retirées du monde extérieur vont animer leur monde intérieur, ils subissent en quelque sorte par derrière, une attraction qui les abstrait du réel ambiant et qui, exagérée, les exposerait à être engloutis dans un monde imaginaire. » (*L'homme...*, p. 131).

Un objet intérieur qui monte de l'inconscient, prend la place de la réalité défaillante.

Par leur option, l'introverti et l'extraverti ont dû, l'un et l'autre, opérer une dissociation psychique, sacrifier une partie de leur être, des tendances qui, ensuite, se rebellent et provoquent des troubles nerveux. En cas de complications pathologiques, l'introverti penche vers la Schizophrénie : il aboutit à une vie intérieure fermée, à une pensée « supraverbale » purement fantaisiste, qui se meut au milieu d'images et de sentiments « inexprimables ». L'extraverti, lui, a plutôt tendance (comme la veuve dont nous avons cité le cas) à des troubles du mode hystérique.

Cependant ces deux mécanismes principaux de la Psyché, l'extraversion et l'introversion, sont « dans une large mesure des modes de réaction normaux et bien adaptés contre les complexes, l'extraversion, un moyen de fuir le complexe se réfugiant dans la réalité; l'introversion, un moyen de se débarrasser, grâce au complexe, de la réalité extérieure. » (*Métamorphoses*, p. 304).

Grâce à l'introversion, toute une classe d'hommes va au devant de l'inconscient.

(*A suivre.*)

SERGE TALBOT.

PREMIER JOUR D'ÉCOLE

par

RAOUL VILLARS

J'ai aujourd'hui quarante-quatre ans. Il y a donc trente-huit ans que l'événement s'est passé, dans la cour, pendant la première récréation, le jour de mon entrée à l'école communale.

A cette époque, si j'en juge d'après une vieille photographie jaunie de notre classe, j'étais un curieux petit bonhomme : maigre, un peu voûté, tête baissée (ce qui me donnait l'air sournois), cheveux à la Titus, sarreau d'écolier et ceinture de toile cirée noire, comme le voulait une mode absurde de la fin de la guerre de quatorze.

Pour le moral, je me souviens comme si c'était hier : un enfant chétif, trop gâté, aux goûts paisibles — fils unique, pour tout dire. Ma seule compagne de jeu avait été une petite fille.

Le monde m'apparaissait aussi inquiétant que pouvait l'être la jungle primitive pour nos lointains ancêtres. Le sentiment dominant de ma première enfance trop protégée a été la peur : peur de l'obscurité, de la solitude, des revenants, peur des sautes d'humeur de ma mère, peur de ne pas être comme les autres, peur d'être ridicule. Et aussi la honte : honte de ma peur, que je dissimulais comme un vice, et honte de mon corps indigne, légèrement dévié par une scoliose, et qui était sans doute à l'origine de ma peur. Inutile de dire si j'appréhendais les contacts scolaires...

Je suis dans la cour de l'école. Les jeunes bourreaux sont autour de moi. Le matin, déjà, ils me jetaient des regards sournois pendant que maman me recommandait à l'institutrice. Et avant de s'en aller, la pauvre femme avait cru bien faire en me recommandant aussi à ce petit groupe de gentils écoliers qui jouaient aux billes sous le préau, entre la porte et le vestiaire :

— Il joue avec vous ? Vous voulez bien ?... C'est un petit...

Et le Chef — les bourreaux ont toujours un chef — avait répondu d'une voix douce avec une politesse un peu trop appuyée :

— Oui, Madame, il joue...

Cette intrusion d'un adulte dans leur univers, j'avais compris qu'ils me la feraient payer. J'ai toujours eu le sens des nuances.

Maman m'avait quitté, rassurée, souriante. (Le cœur gros peut-être, mais c'est la première fois que cette idée me vient.)

Maintenant, ils sont autour de moi. Secrètement j'invoque, comme un ange protecteur, l'institutrice, une quinquagénaire hommasse, à la voix cassée, qui tout à l'heure, en classe, me terrorisait avec ses hurlements, ses postillons et sa baguette de bambou. Elle est au fond de la cour en train d'échanger des politesses avec M. le Directeur.

Les garnements me toisent des pieds à la tête. Ils se moquent de ma maigreur, de mon sarreau trop neuf et de ma ceinture de toile cirée. Sous prétexte de me serrer la main, ils m'écrasent les phalanges et me tordent le poignet.

Le Chef est devant moi. Les instincts qu'il a éveillés chez ses camarades remontent aux sociétés animales : la cour est son territoire, il y règne comme un coq sur son poulailler; il a tous les droits; ses sujets n'en ont aucun. Il a deviné en moi le souffre-douleur idéal, le « pâtiera » comme on dit en Bretagne : enfant gâté, citadin (j'habite une ville de 8 000 habitants), gosse de riche trop bien habillé... Pouvait-elle savoir, cette jolie petite brute, que mon père était au front et que ma mère gagnait péniblement sa vie en faisant des travaux de couture ? Et puis, qu'est-ce que ça aurait changé ?

Mon jeune tortionnaire était beau. C'est cela qui est terrible. Trente-huit ans ont passé. Je ne sais plus son nom, si je l'ai jamais su. Mais je sais qu'il était alors insolemment beau. (Qu'est-il devenu aujourd'hui ? Ce doit être un solide gars, s'il est encore vivant.) Il était plus grand que les autres, bien bâti, sans vaine élégance, répandant autour de lui une saine senteur de ferme. Je le revois : crâne rasé comme les gosses de la campagne et comme certains soldats arrivant en permission, sarreau déteint, ceinture de cuir usée, étirée, sans couleur et sans âge — magnifique. Je revois ses genoux robustes, dorés par le soleil, avec une cicatrice glorieuse et des traînées de crasse, emblèmes de sa liberté. Mais toujours ma première pensée revient à son visage frais et lisse, un peu triste, et à ses inoubliables yeux d'un gris pâle avec des reflets bleutés, des yeux insensibles et fascinants :

— Ouvre la bouche !

Oh, ce ne fut pas seulement par crainte affreuse, par stupide naïveté de gosse élevé dans les jupons de sa mère, que j'obéis. Non, (et c'est ce qui rend exemplaire, révélateur, ce souvenir atroce), j'obéis parce que mon tortionnaire était beau. Et lui savait que j'obéirais, et pourquoi. Il est le premier qui ait lu en moi, le premier et peut-être le seul. Il a su immédiatement ce que, moi, j'ai mis des années à découvrir, et ce que ma mère, qui m'aimait, ne devinera jamais.

— Ouvre-la plus grande !

Les mâchoires distendues, malade de terreur, je fixais ses yeux gris-pâle aux reflets bleutés. Que de fois, et sans jamais y trouver

ce qu'il cherchait, mon regard s'est élancé vers des yeux : yeux marrons avec des lueurs de folie, yeux verts avec des paillettes d'or, yeux somptueux et vides comme des tulipes noires... Les prunelles du Chef avaient l'éclat et l'insensibilité de la turquoise. Les yeux du chat sont probablement ainsi pour l'oiseau fasciné qui laisse passer la seconde où il pourrait encore se sauver, tromper les destinées...

Le crachat du garçon m'arriva au fond de la bouche, pendant que s'élevait le rire méchant de la bande, qui se dispersa aussitôt. Les gentils petits écoliers auxquels maman m'avait confié...

Et après ?

Après, rien. Je me suis retrouvé seul. J'ai recraché dans mon mouchoir cette salive étrangère qui me soulevait le cœur. Je n'ai jamais rien dit à personne. D'instinct, je haïssais la délation. J'ai continué à avoir peur de l'institutrice hommasse. Plusieurs fois j'ai pissé dans mon pantalon, car je n'avais pas le courage de déclencher ses hurlements en lui demandant de sortir de la classe. Quand la cloche sonnait, c'était pis. Je descendais dans la cour avec autant d'enthousiasme qu'un condamné dans l'arène. Je vois encore le Chef redouté des bourreaux de sept ans avancer vers moi avec une mâle nonchalance, pour me torturer, sans haine ni gaîté, avec une ténacité enfantine et barbare. Sans même un simulacre de jeu, il m'a volé un sac de billes toutes neuves. Mais aucune de ses brimades n'a atteint l'horrible perfection de la première.

Jamais ce petit campagnard au crâne tondu n'a profité de sa force pour m'imposer ses caresses. Au bout d'un an, j'ai quitté cette école aussi inconscient des réalités sexuelles que j'y étais entré.

Pourtant, jamais personne ne m'a aussi profondément marqué que ce galopin aux yeux d'un gris bleuté. Toute ma vie j'ai aimé comme des frères les petits, les malades, les malchanceux, mais en même temps j'ai cherché le grand camarade d'une santé robuste et d'une mâle rudesse qui me dominerait comme l'autre — mais pour me protéger. Toute ma vie j'ai cherché ces prunelles de turquoise, ce visage de statue, cette force brutale que je rêvais d'asservir à force de docilité. On m'a parlé depuis de besoin de protection, d'identification, de traumatisme, d'hormones. Allez donc démêler dans cette histoire la part du corps et celle de l'esprit ! Ça m'est arrivé parce que j'étais moi, mais après, je n'ai plus jamais été tout à fait le même. C'est à croire qu'elle contenait je ne sais quel poison, cette salive que j'ai vu jaillir, blanche comme du lait, de la bouche du beau garçon cruel.

RAOUL VILLARS.

COMMENT CHURCHILL DEVINT MARLBOROUGH *(suite)* [1]

par

MARC DANIEL

Car la dynastie des Stuart poursuivait son destin funeste, commencé jadis par l'exécution de Marie Stuart, reine d'Ecosse, puis continué par celle de son petit-fils Charles Ier, le propre grand-père d'Anne.

Charles II mourait en 1685. Son frère le duc d'York devenait aussitôt le roi Jacques II; mais ses maladresses, son autoritarisme, et surtout son catholicisme, le rendaient violemment impopulaire, en dépit de ses qualités de sérieux et de loyauté. Alors les protestants — c'est-à-dire presque toute l'Angleterre — se tournaient vers le Prince Guillaume d'Orange, Stathouder des Pays-Bas, calviniste acharné et époux de la princesse Marie, fille aînée de Jacques. Et Guillaume, ambitieux cynique, entremêlait intrigue sur intrigue, négociait avec le Parlement anglais et avec l'évêque anglican de Londres, et un beau matin — le 5 novembre 1688 — débarquait à Brixham avec une petite armée, proclamant son intention de chasser son beau-père et de rétablir le protestantisme le plus intransigeant.

Cruel dilemme pour la pauvre princesse Anne; car d'une part elle aimait son père, et de l'autre elle était tendrement attachée à sa sœur Marie; elle détestait cordialement Guillaume, car celui-ci n'aimait pas Sarah, mais elle était sincèrement anglicane et haïssait les papistes; et, dans la guerre civile qui commençait, le peuple anglais regardait vers elle comme vers la seconde héritière de la couronne...

Ici, le rôle de Sarah et surtout celui de John Churchill deviennent difficiles à apprécier; il est certain, en tout cas, que Churchill, qui devait une partie de sa fortune à Jacques II — il était son gentilhomme de la chambre, et Jacques l'avait nommé Pair d'Angleterre — le trahit au moment fatal, et se tourna vers Guillaume. Le Roi s'enfuit de Londres et se prépara à la lutte. La capitale restait abandonnée, désertée par le parti de Jacques II, pas encore ralliée à Guillaume; le gage de la sécurité des Londo-

(1) Voir *Arcadie*, n° 2, 1955.

niens était, dans ces circonstances, la princesse Anne, fille du Roi en fuite et belle-sœur du « libérateur ».

Churchill avait, lui, fini par rejoindre le camp du Stathouder hollandais; et sa femme, inquiète, sentait le terrain du Cockpit devenir brûlant. Convaincre Anne ne dut pas être bien difficile; l'évêque anglican de Londres, Henry Compton, « guillaumiste » enragé et intrigant fieffé, monta une mise en scène romanesque, un enlèvement en règle comme dans les mélodrames. La princesse, affolée à l'idée que son père pût revenir et lui reprocher sa trahison, insistait maintenant pour s'enfuir.

Elle se retira tôt ce soir-là, prétextant une migraine; et elle resta dans sa chambre, avec l'indispensable Sarah et une autre dame d'honneur, Lady Fitzharding. A minuit, un coup de sifflet discret dans la rue latérale : c'était l'évêque, dans une berline confortable bourrée de victuailles; affolement du dernier moment, descente chuchotante par l'escalier dérobé, un soulier à haut talon qui se perd dans la boue (nous sommes à Londres, et en novembre), le prélat qui porte la princesse dans ses bras (elle a vingt-quatre ans !), la voiture démarre à vive allure, et quelques jours plus tard Anne était à Nottingham avec Sarah et l'évêque, au milieu d'une petite armée, pendant que son mari, le prince de Danemark, allait rejoindre Guillaume d'Orange et lui jurer amitié et fidélité...

Et le malheureux Jacques II, trahi par ses deux filles, ses deux gendres et ses meilleurs amis, s'embarquait pour l'exil (il devait mourir treize ans plus tard, à Versailles, où Louis XIV lui donna l'hospitalité), pendant que Guillaume et Marie étaient couronnés Roi et Reine d'Angleterre à Westminster.

*
* *

La trahison de 1688 allait être, désormais, le remords éternel de la malheureuse Anne : lorsque moururent tous ses enfants les uns après les autres, et surtout son grand espoir, le jeune duc de Gloucester, âgé de onze ans, elle y vit le juste châtiment du Ciel; et en 1701 elle porta, inconsolablement, le deuil de son père exilé. Et puis, elle s'entendait mal avec son beau-frère le nouveau roi — que Sarah avait surnommé « Caliban » pour sa laideur physique et morale, et qui ne pouvait la souffrir —; elle se disputait même avec sa sœur, au point de se battre presque avec elle en public. Lady Fitzharding, seconde dame d'honneur d'Anne, jalousait Sarah et était toute dévouée à Guillaume; or sa sœur, Elisabeth Villiers, était dame d'honneur de Marie et excitait sa royale maîtresse contre les Churchill; John fut disgracié, Sarah sommée de quitter le Cockpit. Drame : Anne, plutôt que de se séparer de son amie, quitte Londres, se réfugie chez le duc de Somerset, où sa chère « Mrs Freeman » vient la rejoindre.

Les choses allèrent loin : Guillaume, furieux, retira à sa belle-sœur tous ses honneurs princiers, et notamment ses gardes du corps. Belle occasion de protestation pour les opposants au régime :

un soir, Anne, princesse héritière d'Angleterre, est dévalisée par des brigands en rentrant de Hampton Court !

Mais la roue tourne, et, Marie étant morte en 1694, Guillaume la suivit dans la tombe en 1702 : et l'archevêque de Cantorbéry s'en vint, cérémonieusement, prévenir Son Altesse Royale la princesse Anne qu'elle était désormais Sa Majesté Anne Ire, Reine d'Angleterre et d'Ecosse, Défenseur de la Foi, Chef suprême de l'Eglise Anglicane...

*
**

A partir de 1702, l'histoire d'Anne se confond avec la politique de l'Angleterre; et la politique, hélas, devait aussi amener la ruine de cette amoureuse amitié de Mrs Morley et de Mrs Freeman.

Au début, tout alla pour le mieux : dès le lendemain de son avènement, la Reine nommait John Churchill Chevalier de la Jarretière, Capitaine-général des Armées de Sa Majesté, Maître-général de l'Ordonnance; Sarah devenait Grande-Maîtresse de la Garde-Robe, Trésorière de la Cassette privée.

Et Churchill se révélait, au cours des guerres contre la France, un stratège génial, un des plus grands généraux de l'histoire d'Angleterre. Grâce à lui, le règne d'Anne rejoignait presque l'éclat de celui d'Elisabeth : les victoires se succédaient, de 1702 à 1714, dont la plus célèbre est celle de Hochstädt (que les Anglais appellent bataille de Blenheim), qui valut à l'heureux Churchill un renouveau d'honneurs et un don princier : celui d'un superbe palais — Blenheim Palace — offert par le Parlement reconnaissant. Et, pour couronner cette prestigieuse carrière, il recevait le titre de Duc de Marlborough, nom qu'il devait garder pour la postérité, car c'est lui le Marlborough de l'histoire et le Malbrouque de la chanson, et « Madame », qui le regarde partir et ne sait quand reviendra, c'est notre héroïne Sarah, duchesse de Marlborough.

Cependant, à la Cour, tout n'allait pas pour le mieux. Anne inclinait vers le parti tory — Conservateur — tandis que Sarah restait fidèle aux whigs — Libéraux — amis de son mari; les discussions politiques entre les amies se multipliaient, et le caractère de Lady Marlborough ne s'améliorait pas, ni l'entêtement de Sa Majesté.

Et puis, il y avait Miss Hill — Abigaïl Hill, une jeune cousine de Sarah entrée, grâce à cette parenté, dans l'entourage de la Reine, et qui gagna vite la faveur royale, et qui épousa Mr. Masham, secrétaire préféré de la souveraine.

Ce furent des scènes, telle, par exemple, celle du jour où se célébrait le *Te Deum* solennel pour la victoire de Marlborough à Oudenarde en 1709 : Lady Marlborough avait préparé des bijoux pour la Reine, que Mrs Masham ne trouva pas à son goût, et Anne fut de l'avis de Mrs Masham; d'où cris, fureur de Sarah, mots blessants...

Bientôt la Reine commença à parler de tout l'argent donné aux Churchill, de l'ingratitude et de l'orgueil de cette petite Sarah Jennings qui, après tout... La duchesse répliquait par des missives irritées, menaçait de publier les lettres d'Anne signées « Mrs Morley », exigeait réparation...

La rupture finit par survenir, éclatante, lorsqu'après une discussion particulièrement âpre, Lady Marlborough quitta le Palais royal en emportant jusqu'aux serrures et au marbre des cheminées de son appartement...

L'une devait longuement survivre à l'autre : Anne mourut en 1714, à l'âge de cinquante ans, épaissie, amère et désabusée; Sarah, ayant perdu son seul fils et ayant brillamment marié toutes ses filles, vieillit dans une retraite dorée auprès de son mari toujours épris, et ne quitta ce monde qu'en 1744, vieille femme de quatre-vingt-quatre ans, insupportable, acariâtre et procédurière. Marlborough l'avait précédée dans la tombe depuis 1722 : il avait soixante-douze ans.

⁂

La liaison de la Reine Anne et de Lady Marlborough est un fait bien connu des historiens, et qui joue un grand rôle dans l'histoire d'Angleterre, et qui est à l'origine de la fortune des Churchill.

Mais fut-ce vraiment une liaison saphique ?

Anne et Sarah furent, l'une et l'autre, mariées, et aimèrent l'une et l'autre leur époux, à leur manière. Mais cela ne prouve rien. Plus important est le fait qu'Anne fut toujours très fervente et sincère chrétienne; mais où commence le péché ?

La correspondance de « Mrs Morley » et de « Mrs Freeman » est une correspondance d'amoureux; les mots de « passion », « ferveur », « ardeur » y reviennent sans cesse. Sarah, dans ses *Souvenirs*, emploie aussi des mots qui évoquent bien la passion dans ce qu'elle a de plus entier. Les pamphlétaires hostiles à la Reine et aux Churchill n'hésitaient pas, bien sûr, à transformer les deux amies en Saphos... avouons qu'il n'y a pas grand-chose à en conclure. Mais il ne me semble guère vraisemblable que, durant ces longues heures passées en tête à tête, aux moments de langueur et d'abandon, les deux amies ne se soient jamais laissées aller à des caresses, à des enlacements dans lesquels il n'est pas aisé de dire où commence la volupté et où finit la simple amitié... Elles étaient belles toutes deux, et elles s'aimaient. Espérons pour elles qu'elles surent réaliser pleinement cet amour, et lui donner sa plus parfaite expression, celle du don total et réciproque...

De toute façon, c'est bien d'amour qu'il s'agit, physique ou non. Et la reine Anne et Sarah Marlborough ont droit à figurer, dans la galerie des amies célèbres, aux côtés d'Eleanor Butler et de Sarah Ponsonby, les « Dames de Llangollen » dont Colette a conté l'histoire.

MARC DANIEL.

ÉTUDE SUR L'AMOUR GREC

L'Amour Grec — Eros — n'était pas ce que nous appelons l'Amour. Pour nous, le mot « Amour » a un sens très général. Nous disons aussi bien : l'amour de la nature, des beaux-arts, même des animaux... Pris dans un sens plus particulier, l'Amour exprime le sentiment ressenti par un être humain pour un autre, généralement du sexe opposé au sien, ordinairement suivi du désir de s'unir à lui par un acte charnel.

Pour les Grecs, l'Amour — avec un grand A — était la passion éprouvée par l'homme fait pour le garçon habituellement plus jeune que lui. C'était l'Amour chanté par Pindare et décrit par Platon, (*Le Banquet, Phèdre, Charmide*, etc...) qui nous révèle l'amour de Socrate pour les jeunes gens « beaux et bons ». Ce sentiment, assez délicat à analyser, était plus que de l'amitié. Dans celle-ci le moral seul entre en jeu : le physique peut n'y être pour rien. On peut être l'ami d'un être laid. La beauté n'est pas un élément indispensable à ce sentiment. Or Platon parle de jeunes gens *beaux*. L'amour grec serait donc une sorte d'amitié amoureuse. Il serait provoqué, selon Socrate, par le souvenir des âmes de ces jeunes gens que l'homme aurait connues dans les « Champs Elysées » avant sa naissance, car les Grecs croyaient en un paradis antérieur à la vie terrestre. Ce sentiment devait rester pur. L'amant (eraste) devait s'abstenir de tout rapport sexuel avec l'aimé (eromène). Et il est curieux de constater combien les Grecs combattaient l'amour impur (epitumia) par des lois sévères (lois de Solon, plaidoyer contre Timarque, etc...) alors qu'ils encourageaient le culte d'Eros, dieu de l'Amour homosexuel.

Le véritable amour grec doit être en quelque sorte « sélectionné ». On ne saurait le confondre avec la simple admiration que l'homme peut éprouver pour son semblable : sympathie de nombreux éducateurs pour leurs élèves, admiration des artistes sculpteurs ou peintres pour leurs modèles, des sportifs et culturistes pour les athlètes musclés, etc... Ces sentiments — s'ils se manifestent d'homme à homme — n'ont pas de rapports avec l'amitié amoureuse. On ne saurait appliquer à ceux qui les ressentent l'épithète d'homosexuels. Pour qualifier les amoureux « purs » des jeunes gens, les Grecs employaient le mot « pédéraste », qui, depuis, a malheureusement pris un sens péjoratif. Il signifiait alors simplement : qui aime l'enfant.

L'amour grec était donc plus que de l'amitié, plus même que de l'admiration pour la beauté physique (celle des sculpteurs et

des sportifs) mais était exempt de relations charnelles. Le pédéraste n'était pas le « Kunaïdos » synonyme de débauché.

Cet amour grec était considéré comme le véritable amour. Et ceci, pour la raison suivante : l'Amour ne pouvait exister qu'entre deux êtres dont les rapports étaient dépourvus de tout contact charnel. Il était donc impossible entre l'homme et la femme, même époux, car le mariage aboutit fatalement au coït et le coït, même légitime, était considéré par les Grecs comme un acte impur.

La psychologie du Grec avait quelque rapport avec celle de l'Arabe. On se mariait surtout pour avoir des enfants. Le gynécée était une sorte de harem du Grec monogame. L'épouse y accouchait et n'en sortait que rarement. Elle était la mère et la servante, ne se couchant jamais pour prendre ses repas. On ne saurait dire que le mari n'aimait pas sa femme, mais ce n'était pas Eros qui présidait à leurs ébats, c'était la déesse Aphrodite. Or Eros était considéré comme le véritable Amour. C'était peut-être une question de « dieux » ou une question de « mots », mais le fait est là. Les traités de Platon sur l'Amour — notamment dans *Phèdre* — roulent sur l'Amour homosexuel qui était alors considéré comme le véritable Amour.

C'est Plutarque qui, le premier, s'est avisé d'écrire dans *Eroticos* que l'Amour, puisqu'il a pour objet les jeunes garçons, doit pouvoir s'adresser aussi aux filles. Cela pourrait paraître étrange et, de nos jours, les partisans de l'homophilie seraient tentés de dire le contraire. Cependant les écrits sont textuels : « Les belles « et saintes réminiscences qui nous renvoient à cette véritable, « divine et olympienne beauté de l'au-delà — écrit Plutarque à « propos de la doctrine socratique — qu'est-ce qui empêche, si « elles peuvent être provoquées par des garçons et des jeunes « gens, qu'elles le soient aussi par des jeunes filles et des « femmes ? »

Il va même plus loin et explique naïvement le processus — selon lui — de l'amour charnel : « Des corpuscules formés à l'image « de l'objet aimé sortent de lui, s'insinuent dans le corps des « amoureux et le parcourent, stimulant la masse des atomes de « façon à la mettre en mouvement, à la faire glisser en même « temps que ces corpuscules et à produire ainsi le sperme. »

Et il ajoute : « N'est-ce pas évident que si de tels corpuscules « peuvent émaner des garçons, ils peuvent tout aussi bien émaner « des femmes ? »

Nous voilà donc édifiés sur l'importance que possédait l'homophilie, au temps de Périclès et plus tard. L'amour homosexuel pur y tenait la première place. On ne saurait en conclure que, à cause des lois, l'amour considéré comme impur (pourquoi ? d'ailleurs) n'y avait pas droit de cité. Mais ceci est une autre histoire...

(*A suivre.*)

JEAN DE NICE.

« TERRAIN VAGUE »

d'André GOUDIN

Je crois que toute œuvre n'est jamais autre chose qu'un magnifique miroir de soi-même. L'auteur « s'écrit » et le lecteur « se lit ». Stendhal s'est imaginé avoir été Julien Sorel, et aurait aimé vivre comme Fabrice Del Dongo; et Baudelaire fut le poète des *Fleurs du Mal* parce qu'il s'est trouvé en Edgar Poe. On ne parle jamais que de soi, et on ne comprend jamais qu'à travers soi, sinon l'œuvre est froide, inexistante : la chaleur humaine lui fait défaut.

C'est là, l'aventure survenue à M. André Goudin. A vrai dire, aventure paradoxale, car M. Goudin parle d'un sujet qu'il connaît probablement fort bien. Précisément, cette connaissance était l'écueil. Alors que tout l'effort du journaliste consiste à essayer de vivre de l'intérieur l'enquête qu'il a entreprise, A. Goudin, ici, a voulu s'extérioriser d'un sujet qui lui était trop intime. On a l'impression, en le lisant, qu'il a assisté du dehors à ce qu'il raconte. On voit le mécanisme de sa création : l'homme a beaucoup réfléchi sur son homosexualité, il a beaucoup observé aussi, et cette longue méditation a fini en soupir, ainsi que le veut Valéry. A partir de là, eut pu naître une œuvre riche, émouvante, peut-être maladroite et pas forcément d'une grande valeur littéraire, mais en tout cas d'un intérêt humain certain; bref, une œuvre simple, mais pleine d'âme. Or il n'en est rien. Peut-être de peur, précisément, de noter un soupir au lieu d'une vérité, comme le craignit parfois Stendhal, peut-être aussi par une sorte de dépit, A. Goudin s'est efforcé de traiter objectivement son sujet, et ainsi, lui qui voulait apitoyer, comme il le déclare en préface, se détache et persifle. L'ironie supplante la compassion.

Pourtant, *Terrain Vague* — et c'est pourquoi nous en parlons — n'est pas le banal et habituel roman-documentaire de nos robots plumitifs. Certes, le héros, René, « tendre écorché », est bien léger, quoique son histoire soit exemplaire à divers titres. Victime d'un partenaire trop exigeant, René est retrouvé au petit matin dans un terrain vague. La blessure se révélant grave, la convalescence sera longue. Et René médite; il rêve de renoncer à la chair, et, comme une jeune fille l'aime, il voit paix et bonheur dans le mariage. Rêveries, espoirs, illusions, fantasmagories... tout finale-

(1) *Edition Raoul Saillard*. 1934. (Demander l'ouvrage à *Arcadie*, 300 F).

ment se résout dans une impuissance de la chair, et, rétabli, René s'en retourne à sa vie de jeune homme trop tendre, trop doux, trop sensible. L'auteur ne l'a pas pris au sérieux, il l'a laissé dans les limbes de la création littéraire. Ni sa peine, ni ses joies, ni ses espoirs, ni ses lâchetés ne sont réels, et pourtant, il eût fallu si peu. C'est l'amour qui lui a manqué. Son auteur n'a pas voulu lui donner la vraie vie, celle du cœur, craignant peut-être de voir en sa pitoyable créature un autre lui-même trop fraternel. Il n'empêche que notre héros — si inconsistant — cristallise autour de lui tout un milieu fourmillant d'individus solidement campés : le monsieur aux cheveux blancs, si doux, si tendre — « Quelle chose lamentable que cette existence double d'un charmant homme fin, distingué, et que ses instincts conduisent le soir, en des lieux infâmes » —, le grand acteur androgyne, le petit jeune homme vaporeux et élégant, trop élégant... Au total, André Goudin dénombre l'immense cohorte des hérétiques de l'amour, et qui le lit, feuillette un album : à chaque chapitre, un personnage différent, avec ses caractères propres, sa grandeur, ses misères. Le croquis est très souvent heureusement, prestement crayonné, et le trait — perfide — tombe presque toujours juste. Les voix, les tics, les grâces trop tendres, les raidissements trop durs n'ont aucun secret pour notre froid observateur. Les notations pertinentes, et fortes parfois, le disputent aux observations fines. L'intrigue du roman, fort bien menée, marie heureusement plusieurs thèmes. Et si le style adopté et le ton du récit pouvent prêter à critique — la vulgarité n'est jamais légitime — les jolies phrases — en dépit d'un peu de mièvrerie — ne sont pas rares. C'est pourquoi, qui lira *Terrain Vague*, au total, ne sera pas déçu. Il aura l'impression de parcourir une galerie habitée de personnages familiers, il y découvrira aussi une nomenclature des différents lieux où les hommes prennent leur plaisir : « endroits infâmes », cabarets, cinémas. Il se trouvera donc en face d'une œuvre concrète, par suite, ne serait-ce qu'à ce titre, digne d'être lue. Les considérations métaphysiques nous sont prodiguées avec trop de générosité pour qu'une œuvre nous livrant quelques aperçus réalistes et quotidiens ne soit pas, de ce fait même, accueillie avec sympathie. Apprenons d'abord à nous connaître, ensuite seulement nous pourrons valablement réfléchir à notre soi-disant destin métaphysique.

Jacques Remo.

LE VISAGE DE SAPPHO

Sappho la mal connue, l'inconnue, la méconnue... On a tenté de multiples esquisses de son visage, exhumé de la nuit des siècles. La dernière vient de nous être proposée par M. José GERMAIN, dans son livre : *Sappho de Lesbos.*

Le récit débute par une imploration de Sappho : l'ardente fille, ignorante encore de l'amour supplie, en une prière passionnée, Vénus de le lui révéler. Et Vénus permet le passage d'Alcée. Il s'arrête devant Sappho qui s'est assoupie, brisée de désir, et profite de son sommeil pour l'enlacer... Malheureusement Alcée est le chef de l'école de poésie, rivale de celle de Sappho... Aussi cette dernière ne peut accepter l'humiliation d'avoir appartenu à son ennemi. Elle nie le plaisir qu'elle a éprouvé dans les bras d'Alcée et les deux amants du hasard se quittent en adversaires irréconciliables, qui vont entraîner dans leur querelle leurs disciples respectifs : Sappho fait promettre aux jeunes vierges, ses élèves, de se refuser à tout jamais à l'homme, Alcée exige de ses éphèbes l'engagement de fuir la femme « inférieure, chair qui tue l'esprit ». Mais pour compenser la privation des sens, les deux chefs d'école inventent, chacun pour son équipe, la pratique « du bonheur entre eux ». Si Sappho se révèle un maître en la matière, réussissant à combler ses élèves au-delà de ses espoirs, par contre Alcée est moins heureux et les jeunes hommes mécontents, « regrettent le mauvais itinéraire suivi ». L'un d'eux, Pyramidon, renie ses serments et va rejoindre Aspasie. Celle-ci, comblée par cette expérience nouvelle, engage ses sœurs à l'imiter.

Devant la défection de leurs élèves, Sappho et Alcée sont prêts à capituler. Mais l'amour-propre les sépare une nouvelle fois : un homme est élu « Prince des Lettres et des Arts », et Sappho doit s'enfuir, ayant perdu son prestige. C'est alors qu'elle rencontre le bâtelier Phaon, délégué vers elle par Vénus. Phaon devient son amant et veut la venger des médisances et des calomnies qu'Alcée répand contre elle : il frappe Alcée. Celui-ci fait exiler Sappho en Sicile, où elle ne parvient pas à reconquérir sa popularité. Un jour, lassée de n'être prise que pour une fille de plaisir, Sappho se risque à retourner à Lesbos. Mais Alcée y est demeuré tout puissant et personne n'ose témoigner de sympathie à l'exilée de retour à l'île natale : ni ses anciennes amies, ni sa famille. Cependant, elle parvient à arracher Phaon à sa rivale Rhodope en lui révélant la trahison de cette dernière avec Charactus. Phaon tue Charactus. A la suite de ce meurtre, Sappho et Phaon sont exilés à Leucade. Mais Phaon se lasse vite de Sappho, vieillie. Pour lui permettre de se guérir de l'ennui, Sappho le laisse reprendre le bateau avec la promesse qu'il lui reviendra. Et chaque jour elle guette le retour de Phaon. Enfin une voile... Mais ce n'est pas

Phaon : c'est un autre batelier qui apprend à l'exilée que Phaon vit à Lesbos avec Aspasie après avoir répandu la fausse nouvelle de sa mort... Alors Sappho l'abandonnée se précipitera dans les flots du haut du « rocher de la mort » de Leucade, dominé par le Temple d'Apollon.

Il est impossible, en le résumant ainsi, de ne pas trahir l'atmosphère dans laquelle se déroulent les aventures de Sappho, telles qu'elles ont été vues par l'auteur : Tout le récit est fait sur un ton léger, ironique. Il est émaillé de calembours, de jeux de mots, de termes tirés du langage familier. La poésie de Sappho est travestie en quelques strophes plates et pauvres. Les faits que nous conte l'auteur se déroulent dans une atmosphère d'intrigues amoureuses, parfois assez sordides (délations, jalousies, rixes, reniements et lâchetés, crainte du plus fort...). En outre l'auteur se complait dans la description de scènes souvent osées, qui teintent tout le livre d'une note érotique très appuyée. L'amour est vraiment réduit à une aventure dans laquelle, seule, la sensualité aurait son mot à dire.

Enfin l'homosexualité aurait uniquement dû sa floraison, au temps de Sappho, à un concours de circonstances : rivalité littéraire Alcée-Sappho, hasard de leur rencontre amoureuse. Seul l'amour-propre blessé aurait rejeté, pour un temps, les deux amants-ennemis vers les pratiques homosexuelles, au mépris des désirs réels et profonds les poussant l'un vers l'autre.

A cause de la transposition humoristique des faits, de leur peinture systématique sous un jour de légèreté et, pourrait-on presque dire, sur un mode de farce, il ne faut pas perdre de vue un seul instant, en lisant ce livre, qu'il s'agit d'une sorte de caricature. Il semble que l'auteur ait voulu se livrer à un divertissement ironique, grivois et sans importance. Du moins peut-on prendre le récit comme tel.

De même que le dessinateur accentuera, dans un visage, les traits disgracieux pour que leur disharmonie, rendue plus ou moins comique, frappe en premier le regard, effaçant tout le reste, de même l'auteur nous a-t-il présenté Sappho (et par contre-coup l'homosexualité) sous un jour déprécié à la manière d'une caricature.

M. J. Germain explique d'ailleurs qu'il a « composé » une Sappho romantique contre les rudiments de légende qui l'entourent et les séquelles des interprétations ».

En effet il est à noter que ces interprétations n'ont pas manqué, tantôt extrêmement grossières, tantôt presque sublimes.

Quoiqu'il en soit, qui ne connaîtrait Sappho que sous l'angle où elle nous est présentée par M. J. Germain s'en ferait une image parfaitement erronnée. Les Anciens d'ailleurs disaient de Sappho qu'elle était un objet « d'étonnement », à la fois une énigme et une merveille, dit le mot grec. Et le fait que sa vie ait pu être si diversement interprétée le prouve.

L'interprétation de M. J. Germain est une solution de l'énigme

donnée sous la forme d'un jeu humoristique et léger, lancée comme une chose sans importance.

Cependant, pour que le jeu ne risque pas de s'interposer comme un écran trop déformant, il paraît utile de préciser certains points qui ont pu être placés dans une lumière inexacte.

M. J. Germain nous décrit uniquement les liens qui unissaient Sappho et ses élèves comme des liens de pure sensualité. En réalité Sappho dirigeait à Mytilène, vers l'an 600 avant J.-C. une confrérie de jeunes filles qui revêtait la forme des associations culturelles appelées « Thiases » par les Grecs. L'institution de Sappho n'était pas autre chose qu'une « école » placée sous le patronage de la Déesse Aphrodite et de divinités féminines de l'amour. Outre le culte d'Aphrodite, on travaillait beaucoup la musique, la danse et la poésie. Il s'agit pour Sappho d'aider les jeunes filles, ses élèves, par la pratique des arts, par la dévotion à Aphrodite, et par le culte des Grâces, à réaliser dans la Société où elle prendront place demain, un idéal de beauté féminine que les déesses qu'elles honorent ont les premières incarnées. Les « Servantes des Muses » exécutaient parfois des chœurs en l'honneur de leur Déesse, aux fêtes de la Cité. On s'adressait à elles pour chanter l'Hyménée aux noces des environs. Chaque jour elles fleurissaient de frais bouquets les images d'Aphrodite, elles dansaient autour de son autel. On organisait des réjouissances en l'honneur des élèves qui entraient à l'Ecole et de celles qui en sortaient. Car les jeunes filles n'étaient nullement vouées pour toute leur vie au culte d'Aphrodite. Elles pouvaient quitter l'école lorsqu'elles le voulaient, notamment pour se marier. Mais dans cette atmosphère toute de beauté, de culture poétique, atmosphère presque demi-monacale à la fois rigoureuse et fervente, des relations d'ardentes amitiés se tissèrent secondairement. Et c'est ce que nous dit la poésie de Sappho. Nous sommes loin des jeux de pure sensualité décrits par M. J. Germain, et de l'atmosphère d'érotisme et d'intrigues dans laquelle baigne son livre.

Enfin, peignant uniquement Sappho sous les traits d'une courtisane, qui n'aurait cherché que le seul assouvissement de ses sens, l'auteur nous subtilise son âme et nous masque tout le côté émotion, sentiment, déchirements, souffrance, passion, ferveur, de la poètesse de Lesbos, vibrations intenses qui ont affecté sans cesse cette âme ardente. Car l'œuvre de Sappho a été le lieu de rencontre de toutes ces vibrations, sous l'égide de la beauté : beauté de la nature et beauté de l'amour, unies harmonieusement dans des strophes, que les siècles ne nous ont malheureusement pas conservées intactes. Sappho a mêlé la beauté du monde extérieur et le bonheur de l'amour en un même élan. L'émotion qu'elle reçoit de la beauté de ce qui existe et la tendresse qu'elle éprouve pour ses amies sont tissées de la même étoffe poétique. En toute créature et dans toutes la nature, c'est la beauté chaque fois invisible et inaltérée, que Sappho devine, fragment détaché de ce vaste océan du Beau.

Poèmes entiers, vers isolés, textes mutilés et incertains, pièces de circonstances ou de commande, Sappho a écrit quelque 9 000 vers. Des fragments importants ont même été découverts en Egypte, papyrus déchirés et froissés protégeant les momies. La lecture de cette œuvre, bien qu'elle ne nous soit parvenue qu'en lambeaux, nous a révélé que Sappho avait vibré à toutes les formes de l'amour : elle fut quelque temps mariée, elle fut mère, elle eut des amants. Mais elle a surtout aimé des jeunes filles. Elle les exalte dans ses vers :

Merci d'être venue toi que je désirais
Dans mon âme brûlée d'amour tu as jailli, telle une eau vive.
O Gyrinna je te salue, d'un nombre de saluts égal à la durée.

Elle a souffert par elles :

Eros me brise; il me torture
Qu'il est doux et qu'il est amer, ô Atthis, le monstre invisible !
Mais toi tu t'es lassée de moi... Tu t'envoles vers Andromède !

Ses vers sont désir et passion. Mais aucun érotisme à la manière des sensuelles *Chansons de Bilitis*. Ses poèmes sont pleins de nuit :

Autour de la lune radieuse pâlit soudain l'éclat des étoiles,
Lorsque sa face pleine illumine la terre obscure.
Ainsi quand tu parais à mes yeux; ô ma beauté...

et de souffrance :

Dans ma douleur qui coule goutte à goutte...
Eros a dévasté mon âme...
Comme l'ouragan des montagnes
Qui s'abat sur les chênes...

Ils puisent à la source de la nature :

L'onde fraîche chante sous les pommiers,
Le jardin respire à l'ombre des roses,
Et des feuillages qu'agite le vent,
Coule le sommeil.

Ils s'abreuvent à l'impalpable, à l'intangible :

J'écris mes vers avec de l'air.
Et la nuit aux subtiles oreilles
Cherche à redire au-delà des flots qui nous séparent
Ces mots qu'on ne comprend, cette voix mystérieuse...

Qui donc fut Sappho ? Les multiples images de Sappho... Elle-même a senti ses natures diverses :

Que choisir ? J'ai deux âmes ! écrivait-elle...

Sappho transfigurée ou défigurée... La dixième Muse, poètesse, musicienne, et danseuse, pour les uns, la Courtisane au nom hué, pour les autres... Prêtresse d'Aphrodite, ou s'immolant pour l'amour d'Apollon... Amante de ses élèves ou suicidée pour la passion d'un matelot... Sappho brûlée en effigie par l'Eglise ou adorée des « amies »... Sappho l'inspiratrice : poètes, Catulle, Ovide,

Théocrite la copient, Belleau, Boileau la mettent en rimes, Racine lui a pris les cris de Phèdre : De Sappho :

Sitôt que je vois ton visage, ma voix se brise
Ma langue sèche dans ma bouche
Un feu subtil court sous ma peau,
Mes oreilles deviennent sourdes, mes yeux aveugles.
Mon corps ruisselle de sueur,
Un tremblement me saisit toute,
Je deviens plus verte que l'herbe.
Je crois mourir...

De Racine :

Je le vis : je rougis, je pâlis à sa vue;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler.
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.

Beaudelaire et Lamartine la reconnaissent... Renée Vivien et ses Sœurs la placent au centre de leur culte...

Comme tout poète Sappho a porté son message. Mais nous recevons ce qui vient d'autrui à travers la lentille déformante de notre propre personnalité. Et chacun a taillé dans les amours, dans la vie de Sappho en fonction de son tempérament : Que les amants de la Beauté cherchent à en capter les échos sublimes tels qu'ils nous arrivent au-delà des siècles révolus par la voix intermittente et affaiblie de Sappho. Que nos sœurs rêvent de la chaude tendresse qu'elle a portée à ses amies. Ceux qui sont surtout sensibles à l'appel de la chair, qu'ils déchiffrent en son visage les traits d'une courtisane. Et ceux qui ne veulent pas s'appesantir gravement sur toute chose, qu'ils lisent l'âme de Sappho comme quelque puzzle léger et sans importance, à la manière de M. José Germain, dans son livre *Sappho de Lesbos*.

Jeannine DUMONTEAU

Nota. — *Documents biographiques d'après les études de* André Bonnard *et* Edith Mora.

LE GARS QUILLEBŒUF

Roman de Paul VANDENBERGHE (1)

Si vous avez goûté la vérité et le naturel des personnages de *Printemps Perdus*, vous aimerez aussi le récit des aventures du gars Quillebœuf, brave paysan normand, faisant son service militaire à Sedan, et qui revient au pays en permission pour assister au mariage de sa sœur.

(1) *Julliard, éditeur.* Prix : 480 F.

Non qu'il y ait de commune mesure entre la très belle pièce de Paul VANDENBERGHE dont nous avons rendu compte ici même dans la livraison de janvier 1955, et ce roman truculent sans aucune prétention à l'élévation de pensée, mais qui raconte, dans un style alerte et spirituel, les péripéties d'un voyage où Marcel Quillebœuf, beau mâle un peu lourdaud, sort indemne des entreprises successives d'une dame d'un certain âge, d'un jeune voyou, d'un antiquaire empressé, et d'une respectueuse aguichante.

Le récit est plein de ces notations si exactes, si vraies, qui sont, à mon avis, le caractère le plus séduisant de l'œuvre de VANDENBERGHE.

Ce livre, avec son humour sans fausse pudibonderie, mais sans vulgarité, vous fera passer un bon moment.

ALAIN.

NOUS RECOMMANDONS A NOS LECTEURS :

PEYREFITTE : *Les amours singulières.* 450 F.
GOUDIN : *Terrain vague.* 300 F.
SALVA : *Cora chez les hommes sans femmes.* 585 F.
BARR : *Les amours de l'enseigne Froelich.* 450 F.
CORY : *L'homosexuel en Amérique.* 615 F.
FARRÉ : *Nicolas Struwe.* 420 F.
ROBICHON : *La mise à mort.* 390 F.
PONS : *Métrobate.* 270 F.
PÉRISSET : *Corps interdits.* 480 F.
DI TEGERONE : *La lunga notte di Singapore* (roman italien). 400 F.
PUNZO : *Libera analisi.* 450 F.
Jean BOULLET : *Œdipe,* 500 F. — *Joao Baptista,* 1 500 F. — *Antinoüs,* 3 600 F.
CZANARA : Photos de ses œuvres : 300 F la photo en 13×18.
BARRINGTON : Un livre de grand format illustré de 700 photos : *Anthropometry and Anatomy.* 2 500 F.
Roland VILLENEUVE : *Portrait d'Héliogabale* (avec 5 illustrations dont un dessin de J. BOULLET), in *Esculape,* n° 2, février 1954.
Du même auteur : *Gilles de Rays* (une grande figure diabolique) Denoël. Présence du passé .1955.

On peut se procurer tous les ouvrages et tous ceux qui traitent de l'homophilie auprès d'*Arcadie* (ajouter : port : France 55 F; étranger : 87 F).

LIVRES RARES...

Le livre blanc. Carnets de Don Juan... demandez les conditions.

Nous rachetons les numéros 1, 3, 4 de 1954.

Demandez à *Arcadie* la liste des librairies de France et de l'étranger qui vendent *Arcadie.*

Choix de 5 numéros de 1954 : 750 F, port compris.

THÉATRE

LES ŒUFS DE L'AUTRUCHE (1)

André Roussin dit à propos de sa pièce, *Les œufs de l'autruche*, qu'il ne sait pas s'il doit la déclarer rose, noire, rose-noire ou jaune d'œuf.

« Je me demande surtout si l'auteur et le public perçoivent les couleurs de la même façon », ajoute-t-il.

De quelle couleur voyons-nous cette pièce ?

Hippolyte Barjus, c'est l'autruche qui ne voit rien, ne découvre rien, c'est la poule qui a couvé des œufs de canes... Hippo vend des aspirateurs, entretient son ménage... et rend sa femme malheureuse (elle le dit); quant à ses enfants, il ne les connaît pas. Or, et c'est là tout le drame (comédie annonce le programme) l'un de ses enfants est homophile, d'une homophilie peu discrète (inversion pour le moins psychique), l'autre se fait entretenir par une comtesse. En soi d'ailleurs, le deuxième fils ne pose pas de grands problèmes, il ne s'agit que d'une question d'argent. Ce fils n'est que gentiment cynique. L'autre, tout de suite répugne (sans que le père l'explique), Charles lui inspire un dégoût profond et il se moque. Pierre Fresnay (Hippolyte Barjus) fait rire, bien rire le bon public hétérophile et cependant dans cette pièce parmi les hommes, Charles est le seul qui semble avoir du cœur; ni la gloire, ni le souci de la « situation » ne balancent le plaisir de partir en week-end avec son ami. C'est lui seul qui souffre dans cette pièce (son ami l'abandonne) lui et sa mère.

Le père étouffera vite l'idée révoltante d'être « le père d'une folle » quand il pourra exploiter ses succès et ce sera la maîtresse du second fils qui fournira les capitaux.

Une autruche conformiste, bêtement conformiste, tant que le veau d'or n'entre pas en lice, un jeune gigolo, sympathique, une mère admirable, mais faible et un pauvre garçon malheureux. C'est une comédie triste, très triste dans laquelle l'homophilie est vue par le bout de la lorgnette, même si Charles est inverti et peut-être pathologiquement inverti, il mérite la compassion.

Fresnay en faisant de Barjus un personnage sans consistance, clownesque a peut-être donné le ton juste. Et ce sont ces personnages qui jugent l'homophilie.

Marguerite Cavadaski, Clément Thierry, Germaine de France jouent fort bien et ne se laissent pas déconcerter par Fresnay qui a tendance à jouer seul.

J. FRANÇOIS.

---

(1) *Comédie en deux actes* d'André Roussin, *au Théâtre de la Michodière.*

COMITÉ INTERNATIONAL POUR L'ÉGALITÉ SEXUELLE

QUATRIEME CONGRES INTERNATIONAL

Ce Congrès aura lieu pour la première fois à Paris.

Ouverture : le vendredi 11 novembre 1955.

Journées des 12, 13, 14 novembre.

Thème : *Les droits de l'homme et les origines de la morale.* C'est le groupe *Arcadie*, sous la direction de M. BAUDRY qui se charge de l'organisation pratique et de l'aspect représentatif de ce Congrès.

Six grandes Conférences sont prévues, suivies de discussions. Des personnalités du monde de la philosophie et de la science ont été invitées (les conférenciers seront : deux Français, un Italien, un Allemand, un Hollandais et un Scandinave).

Le congrès aura essentiellement un caractère « latin ».

Nous donnerons en nos prochains numéros tous les détails concernant l'organisation pratique de ce congrès.

Tous les membres d'*Arcadie* pourront recevoir une carte d'accès à ce congrès qui comprendra encore une soirée de gala et un banquet.

ÉTATS-UNIS

La Mattachine Society publiant, dans chacune de ses sections, des Newsletter dans le genre du nôtre, contenant surtout des renseignements, nous nous permettrons, pour être à jour, de citer quelques passages frappants dans l'espoir d'un échange actif pour l'avenir.

L'homophile ne constitue pas un type

La Newsletter Mattachine de San Francisco (août 1954) publie l'aperçu d'un rapport, lu par le Dr Evelyn Hooker (psychiatre, et conseillère scientifique de la Mattachine de Los Angeles) à l'occasion de la Convention des Psychologues de l'Ouest, tenue à Long Beach. Mme Dr Hooker émet l'hypothèse « que les homosexuels ont des personnalités de structure très divergente et ne présentent pas un type défini ».

Elle souligne toutefois, que de nombreux facteurs entrent en jeu et que les conclusions tirées pourraient être inexactes, ne représentant pas le total des homosexuels. Examinons l'hypothèse de Mme Hooker sous le jour de nos propres expériences. Notre Section n° 118 des « public relations » vient de préparer une étude sur les rapports sociaux et considéra la thèse en question dans ses débats préliminaires.

AMSTERDAM

Deux cents membres du C.O.C. néerlandais furent interrogés par des psychotechniciens du bien connu institut d'Utrecht, sous la direction du Prof. Jhr. Dr van Lennep, Directeur de l'Institut, et sous les auspices de la Fondation Rockefeller. En vue de la préparation d'une vaste enquête à entreprendre en Hollande, des tests poursuivis et plus détaillés furent effectués sur une trentaine de membres C.O.C..

« Des organisations de personnes intéressées au problème de l'homosexualité aideront considérablement à changer l'attitude et l'opinion publique », dit le Dr Robert Lindner, Conseiller Psychiatrique en chef du Bureau Officiel Pénitentiaire à Baltimore, Maryland, dans une conférence prononcée devant un auditoire de 300 personnes le 5 novembre 1954 à Beverley Hills, Californie. Le thème de cette conférence fut : « Le changement graduel des attitudes à l'égard de l'homosexualité ». Elle eut lieu sous les auspices de la fondation Hacker et l'Association des Services Pénitentiaires, deux organisations de Los Angeles travaillant dans le domaine de la criminologie, de la psychiatrie et de la sociologie.

D'après le Dr Lindner la définition approximative la plus exacte de l'homosexuel serait la suivante :

« Des individus ayant des réactions sexuelles par rapport aux membres de leur propre sexe et tendant à se satisfaire par l'accomplissement de tels désirs. »

« La civilisation dans laquelle nous vivons n'est point hétérosexuelle », déclara le Dr Lindner, « elle est au contraire antisexuelle. Il est étrange de constater que les invertis découvrent ce fait avant la moyenne de l'humanité. Toutefois l'homosexuel constitue parfois une avant-garde, de bien des façons inconnues de la société en général. Il exerce une influence indéniable sur les modes nouvelles du vêtement, de la décoration de l'intérieur, sur les nouveaux courants artistiques. »

« L'évolution de l'opinion publique amène l'homme moderne à ne plus considérer l'homosexuel comme un être immoral, comme par le passé », dit-il. « Il les considère aujourd'hui comme les victimes d'une maladie mentale. » Cette attitude de la société moderne présente des avantages en épargnant l'homosexuel de la façon suivante : elle inspire la prise de dispositions en vue de traitements psychiques jusqu'alors impossibles, tout en offrant une explication facile du problème et en confirmant la justification du comportement sexuel de l'hétérosexuel lui-même. » Et il ajouta : « Mais la psychiatrie d'aujourd'hui ne confirme plus ce point de vue général envisageant l'homosexualité comme une maladie mentale. »

Le Dr Lindner est un savant expert dans le domaine de l'homosexualité. Il a écrit quelque 90 essais et articles sur ce sujet et sur les problèmes qui s'y rapportent. Il a sa clinique de psychanalyse à Baltimore, à la faculté de l'Université de Maryland, et il est l'auteur de plusieurs livres, parmi lesquels le célèbre *Rebel without a cause* (*Révolté sans cause*), dont les Warners Bros. tireront un film ces mois-ci.

(*Newsletter Mattachine de Long Beach.*)

GÉRANCE D'IMMEUBLES
CONTENTIEUX LOYERS
OPÉRATIONS IMMOBILIÈRES

FÉLIX RICHER
ADMINISTRATEUR D'IMMEUBLES
259, rue Saint-Honoré PARIS 1er
RIC : 62-03

SYNDICATS CO-PROPRIÉTÉ
DOSSIERS FONDS HABITAT

"HOMMES"

ALBUM DE 75 PHOTOS ENTIÈREMENT INÉDITES
N'AYANT JAMAIS PARU DANS AUCUNE REVUE DU MONDE

VIENT DE PARAITRE

Format 18×27 - Photo au recto - Papier couché

DEMANDEZ CET ALBUM A *ARCADIE*
ou à votre Libraire habituel

Prix : 1 500 F envoi sous pli fermé
Etranger : 2 000 F pour le recevoir comme lettre.
Tirage limité

ANDRÉ DU DOGNON

Après . . .

Les Amours Buissonnières,

Le Monde Inversé,

L'HOMME-ORCHESTRE

ROMAN

(*Gallimard*)

Exemplaires numérotés sur papier pur fil Lafuma : 2 500 F

Edition ordinaire : 750 F

On peut se procurer cet ouvrage (384 *pages*) *à* Arcadie.

*Les livres achetés par l'intermédiaire d'*Arcadie
seront envoyés dédicacés au nom de l'acheteur.